

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue bimestrielle

CREATIONS LITTERAIRES

JANINE LAJOIE	<i>Frédéric</i>
JACQUES FERRON.....	<i>Le perroquet</i>
CLAUDE MATHIEU.....	<i>Fuite des Dioscures</i>
LYSE NANTAIS.....	<i>Poème</i>
ROLAND GIGUÈRE.....	<i>Tous feux éteints</i>
SYLVIA GIROUX.....	<i>Psaume pour l'aube</i>
CARMEN LAVOIE.....	<i>La vieille amie</i>
JEAN-GUY PILON.....	<i>De la mort à la vie</i>

ETUDES

LUCIEN COLLIN.....	<i>Lettres à de jeunes écrivains</i>
GEORGES GUY.....	<i>Je m'appelle Gaspé</i>
L. HAMLYN HOBDEN, M.A., D. LITT.	<i>Le Dictionnaire des Idées reçues (V)</i>

CHRONIQUES

Les Canadiens de Paris à la fin du siècle dernier, par E. Fabre-Surveyer de la Société Royale. — *Souvenirs*, par Henriette Tassé. — *Entretiens avec Francesco Iacurto*, A.R.C.A., par Philippe LaFerrière.

Au banc d'essai : *Lyse Nantais* — Armand Faille —
Revue des Livres. Notes.



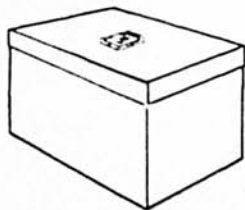
*Chaque jour il y a
du nouveau chez*
Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTRÉAL

La Banque Canadienne Nationale

*est à vos ordres pour toutes
vos opérations de banque
et de placement*

Actif, plus de \$490,000,000
554 bureaux au Canada

De chez Birks



Ces trois mots ont une grande signification pour le récipiendaire d'un cadeau offert dans la fameuse boîte Birks. Depuis des générations, c'est le gage assuré de la beauté et de la qualité traditionnelle d'un article signé Birks.

BIRKS BIJOUTIERS

Molson's

LA BIÈRE QUE VOTRE
ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

Au service des assurés de la province de Québec par ses succursales à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Ottawa et North Bay.

**LA COMPAGNIE
D'ASSURANCE-VIE
SUN LIFE DU CANADA**

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE BIMESTRIELLE

Directrice : ANDRÉE MAILLET

Bureau : 28, avenue Arlington, Westmount, Montréal, P.Q.

VOLUME XI

No. 6⁵

NOVEMBRE 1953

SOMMAIRE

<i>Frédéric</i>	Janine Lajoie	3
<i>Le perroquet</i>	Jacques Ferron	4
<i>Fuite des Dioscures</i>	Claude Mathieu	10
<i>Je porte en mon âme voilée</i>	Lyse Nantais	12
<i>Tous feux éteints</i>	Roland Giguère	13
<i>Psaume pour l'aube</i>	Sylvia Giroux	14
<i>La vieille amie</i>	Carmen Lavoie	15
<i>De la mort à la vie</i>	Jean-Guy Pilon	18
<i>Lettres à de jeunes écrivains</i>	Lucien Collin	24
<i>Je m'appelle Gaspé</i>	Georges Guy	29
<i>Le dictionnaire des idées reçues (V)</i> L. Hamlyn Hobden, M.A., D. LITT.		32
<i>Les Canadiens de Paris</i> ... E Fabre-Surveyer de la Société Royale		41
<i>Souvenirs (à suivre)</i>	Henriette Tassé	48
<i>Entretiens avec Iacurto</i>	Philippe LaFerrière	57
Au banc d'essai :		
<i>Je parle au vent</i>	Lyse Nantais	62
<i>Trois garçonnets et une bicyclette</i>	Armand Faille	64
<i>Livres reçus</i>	Andrée Maillet	71
<i>Notes</i>		80

Les manuscrits sont soumis à un comité de lecture.

La direction ne reçoit que sur rendez-vous, et n'est pas responsable des manuscrits.

Les manuscrits non accompagnés d'enveloppes affranchies ne sont pas retournés.

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit. Seuls les textes inédits publiés seront rémunérés.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Editions Amérique Française

PROFIL DE L'ORIGINAL

ROMAN

par
ANDRÉE MAILLET

« Le style est personnel, imagé et d'une force étonnante chez une jeune romancière. » — Lucette Robert, *Photo Journal*.

« Profil de l'Original est un livre étrange, déroutant, comme il n'en est guère paru au Canada français. » — Gilles Marcotte, *Le Devoir*.

« ... l'écrivain de chez nous qui donne le plus généreusement sa part à cette parente pauvre de nos lettres : l'imagination. Sa fantaisie est infiniment plus valable que l'observation la plus aiguë elle-même, parce qu'elle est vraiment créatrice. » — Clément Lockwell, *Revue des Arts et des Lettres, Radio-Canada*.

« L'auteur ne manque ni de talent ni d'expression. » — *Relations*, Février 1953.

« A n'en pas douter, un roman différent des autres ; c'est un hommage de le souligner. » — *La Patrie*.

« Madame Andrée Maillet révèle là des dons de véritable écrivain : art de décrire et de suggérer, sens du dialogue (...). « Profil de l'Original » par son originalité, ses audaces et ses outrances, aurait sûrement mérité de retenir l'attention d'un jury littéraire. Mais c'est devant le public que se présente ce roman canadien. On peut affirmer qu'il mérite, hors concours, un prix des lecteurs ».

Marcel Valois, *La Presse*, février 1953.

« Car elle possède (...) une extravagance d'invention peu commune, une étonnante sincérité et la certitude de ne ressembler à personne ».

L'Autorité, février 1953.

« Andrée Maillet écrit en effet avec une verve, un allant, un souffle si rares (...) que ces qualités seules méritent qu'on soulève son chapeau ».

Le Petit Journal, mars 1953.

« Profil de l'Original de ce côté contient de véritables pages anthologiques ; de magnifiques pages, touchantes, poétiques à souhait ».

Damase Potvin, *L'Action Catholique*, mars 1953.

ÉDITIONS AMÉRIQUE FRANÇAISE

28, avenue Arlington — Westmount, P.Q.

Chez le libraire et chez l'éditeur \$1.50

PRIX SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS À LA REVUE ... \$1.00

chez l'éditeur seulement

DISTRIBUTION BEAUCHEMIN

FREDERIC

*Frédéric était blond et grave et bien lavé,
Sa mère l'emmenait chez nous après l'école.
Il laissait son gâteau de miel inachevé,
Sans battre du tambour avec la casserole.*

*Je faisais des maisons avec le jeu de cartes,
Frédéric soupirait : «Je n'aime pas de vivre...»
Il écoutait siffler le vent sur les pancartes,
Et ses yeux s'en allaient doucement dans un livre.*

*Le jour de ses sept ans on l'a couché en terre,
Le prêtre nous console et dit — c'est officiel,
Il est chez le bon Dieu. Il n'a pas de misère...
Lui, il suce son pouce aux fenêtres du ciel.*

*Don Quichotte n'a pas emporté Rossinante,
La belle de Réan pense à son château gris,
Et Riquet ne rit plus dans sa houppe imposante,
Le Chat-Aux-Bolles miaule au bord du Paradis.*

*Pendant les soirs d'hiver, quand la servante allume,
Depuis qu'il est parti vers les Divins Chapîtres,
Depuis lors, moi je sais ce qui forme la brume,
C'est Frédé qui s'ennuie et souffle dans les vitres...*

JANINE LAJOIE

LE PERROQUET

Encore si elle avait été vulgaire, grotesque, fessue, cela aurait pu se concevoir, mais elle était au contraire une demoiselle fort distinguée, plutôt pointue : comment expliquer qu'elle montrât son derrière,

Son neveu s'amena, gêné, ne sachant trop comment m'apprendre la chose.

— C'est que, docteur, dit-il, ma tante Donatienne se conduit drôlement.

Et il requérait mes services pour la mettre à l'asile. Je ne fus pas surpris : la mode est à l'internement. Lorsqu'un indésirable n'est pas criminel, on le dit malade; ainsi peut-on l'incarcérer sans procès. A ce point de vue la médecine est une institution commode, qui supplée à la justice. Les médecins d'ailleurs se prêtent au rôle; ils font d'excellents geôliers. L'un d'eux est à la direction de Bordeaux. Il ne leur reste plus à apprendre que le métier de bourreau...

— Est-elle folle au moins, cette tante, demandai-je au neveu.

— Ah oui, docteur !

— Dans quel genre ?

Ca, il ne pouvait le dire. Il me proposa de l'accompagner : je verrai le genre. Je l'accompagnai donc. La tante avait sa résidence dans la partie agreste de Coteau-Rouge.

— Arrêtez ici, dit soudain mon compagnon.

Nous nous arrê tâmes près d'un poteau sur lequel était écrit : Rue Sainte-Olive. L'écriteau eût fait la joie d'un philosophe nominaliste : il n'y avait pas de rue. A peine apercevait-on dans le champ deux ou trois maisonnettes. Le neveu, m'indiquant l'une d'elles, me dit :

— C'est là.

— Mais c'est aussi chez Monsieur Comtois !

— En effet, répondit-il.

Et d'un air sournois, il me demanda comment je le savais. J'avais rendu visite à ce Monsieur Comtois, un an auparavant. Je me souvenais bien de lui : un petit vieux ayant de longs poils dans les oreilles, de la cocasserie plein le nez, malicieux comme un singe et qui vivait avec sa fille et un perroquet. La fille était une de ces créatures dessalées, qui ont gardé néanmoins leur niaiserie et que l'on nomme morues. Il était assez surprenant qu'elle fût demeurée près de son papa. Quant au perroquet, il ne m'avait pas fait, non plus, bonne impression.

— Vous avez là un beau perroquet, avais-je dit à Monsieur Comtois.

A ces mots, comme s'il les avait entendus, l'oiseau s'était mis à se trémousser.

— C'est un petit vaniteux, avait répondu le bonhomme.

— Parle-t-il ?

— Non, mais il voudrait bien vous montrer quelque chose.

— Quoi donc ? avais-je demandé.

J'aurais pu me dispenser de cette question. Ma curiosité cependant avait été bien accueillie. On s'était empressé d'y satisfaire.

— Coco, avait dit la fille, veux-tu faire plaisir au beau docteur ?

Coco voulant, (son trémoussement le disait) elle avait repris :

— Coco, montre ton cul ; montre ton cul au beau docteur.

Alors l'oiseau laborieusement l'avait montré.

La cérémonie achevée, l'hommage reçu, je m'étais occupé du bonhomme Comtois, qui avait la colique. Son cas m'avait semblé mystérieux. Je l'avais néanmoins réconforté de mon mieux. C'est ma façon de pratiquer : je suis résolument optimiste. Le bonhomme ne m'avait jamais rappelé. J'en avais déduit sa guérison.

— Ce bon Monsieur Comtois, comment va-t-il, demandai-je à mon compagnon.

— Il est mort, me répondit platement celui-ci.

C'est l'inconvénient de l'optimisme : on ne peut jamais le conserver longtemps. Même si je n'avais pas écarté la possibilité qu'il mourût, je n'avais pas prévu, cependant, que le bonhomme perdrait sa cocasserie si vite. « Il a dû tomber, pensai-je, entre les mains d'un médecin pessimiste. »

Nous approchions de la maisonnette. Le neveu m'expliqua que Comtois était le frère de sa tante Donatienne.

— Mais, ajouta-t-il avec gêne, il n'était pas le père de sa fille.

Après sa mort, on avait conseillé à l'orpheline de se trouver un autre papa ; et tante Donatienne était venue s'installer dans l'héritage. D'abord elle sembla heureuse, puis le perroquet mourut... Nous étions rendus.

— Entrez, docteur, dit le neveu.

J'entrai le premier. Une vieille demoiselle, modestement vêtue, se tenait sur le coin d'une chaise dans l'attitude d'une novice attendant son évêque, L'incommodité de la position semblait lui être naturelle. Elle lisait avec un air de doux contentement. Nous étions entrés depuis un long moment lorsqu'elle daigna s'apercevoir de notre présence. Feignant d'être surprise, elle se leva avec empressement. Je la priai de se rasseoir. Ce qu'elle fit de bonne grâce. La maison, fort propre, dégagait une atmosphère de distinction, rare dans la partie agreste de Coteau-Rouge, et qui me parut céans une innovation, car je ne l'avais pas remarquée lorsque le bonhomme Comtois y habitait avec sa morue.

La vieille demoiselle avait fermé son missel. Nous engageâmes une conversation qui fut polie, fine et fleurie, mais extrêmement banale, genre fleur-de-papier-pour-autel-latéral. Dès que je voulais pousser un peu dans le vif, elle était effarée et ses réponses devenaient évasives. Gêné moi-même, je m'empressais de revenir aux pieux artifices où elle trouvait sa convenance. Lorsque je la quittai, je n'avais rien appris. J'étais quand même enchanté et je n'eus, au neveu qui me reconduisait, que des félicitations à faire sur sa tante.

— Pour être distinguée, c'est vrai qu'elle est distinguée, ma tante Donatienne, concéda le neveu. Mais ça s'explique : elle a été avec sa soeur aînée modiste de chapeaux durant trente ans ; de chapeaux à plume pour dames de la Société. C'est un métier qui raffine. Ensuite, sa soeur morte, elle s'est retirée dans une institution religieuse, tout ce qu'il y a de plus parquets-cirés : il fallait la grâce de Dieu pour pouvoir y marcher.

— Pourquoi n'y est-elle pas restée ?

— Dans son couvent ? C'est simple : la nuit, elle ne dormait pas. Elle se promenait dans les dortoirs, comme

un fantôme. Ou bien quand une religieuse ou une pensionnaire lui plaisait particulièrement, elle allait s'asseoir sur le bord de son lit et veillait sur son sommeil. Elle se prenait pour une sorte d'ange gardien.

— Elle s'était trop raffinée.

— Oui, peut-être, mais surtout elle épouvait tout le monde. A la fin on l'a mise à la porte. Je l'ai prise chez moi. Puis, après la mort de son frère, elle est venue vivre ici.

— Je comprends mieux, dis-je.

Le neveu me regarde avec attention. Il s'est laissé emporter sur la distinction de sa tante Donatienne, distinction dont il est fier, mais il ne perd pas de vue son projet, qui est de la mettre à l'asile. Il me demande inquiet :

— Elle vous semble folle, n'est-ce pas, docteur ?

— Bizarre, peut-être, affectée, assurément, mais elle n'est pas folle. Autrement il faudrait vider les couvents, les académies, et mettre toutes les poétesses du Canada, toutes les nonnes de la terre à l'asile.

Il semble surpris de mon manque de discernement.

— Mais, reprend-il, est-ce que les nonnes et les poétesses du Canada montrent leur derrière aux passants ?

— Tante Donatienne ne m'a pas montré le sien, que je sache, dis-je, piqué.

C'est à mon tour de l'examiner. Il semble sûr de son fait. Le souvenir du perroquet me revient à la mémoire.

— Mon Dieu, est-ce possible ?

C'est pourtant la vérité. Tante Donatienne n'a pas hérité seulement de la maison ; elle a hérité aussi du perroquet, à qui d'abord elle a essayé d'apprendre des invocations :

— Coco, dis : Loué soit Notre-Seigneur !

Peine perdue, Coco a continué de montrer son cul. La vieille demoiselle a dû s'y résoudre. Ensuite elle y a pris goût. Le trémoussement de l'oiseau l'excite. Dès lors, elle n'arrête plus de lui demander :

— Coco, montre ton cul.

Tant à la fin que Coco en meurt. Après quoi elle a commencé de montrer le sien. Et les conséquences n'ont point tardé : elle ne sort plus sans avoir une bande d'enfants à ses trousses. Plus ces enfants crient, plus elle s'excite et plus elle montre ce qu'ils veulent voir. La nuit, les vicieux du quartier rôdent autour de la maisonnette, terrorisant celle qui se prit naguère pour un ange gardien.

La discussion nous avait immobilisés près du seuil. C'était par un après-midi de soleil. Les vitres reflétaient la lumière. Un nuage survint. Avant de m'éloigner, je jetai un coup d'oeil à la fenêtre. Je vis quelque chose de blanc. C'était la tante Donatienne, c'était la fine demoiselle qui nous montrait son pauvre derrière de dentelle.

JACQUES FERRON



LE SOLEIL

*Est-ce Moïse, ô mère, en son désert d'azur,
Avec son front terrible aux grands rayons d'or pur,*

*Qui marche tout au fond du ciel vide et chancelle
D'avoir vu Dieu, tandis que sa robe étincelle ?*

*Au couchant, ah ! c'est lui qui tout couvert de sang,
Immole sa victime en des flots gris d'encens.*

*Mais où donc s'en va-t-il, aux soirs ? Dans la poussière,
Cherche-t-il les débris de ses tables de pierre ?*

CARMEN LAVOIE

FUITE DES DIOSCURES

deux fragments

.....

Il est évident que tu m'es une lumière. Mais non si éclatante que la route m'en soit plus facile à suivre. Du reste je soupçonne qu'elle aime les ténèbres et qu'elle se plaise à les frôler ou même à les pénétrer sans toutefois vouloir jamais les résoudre. Et sache bien que cette noirceur je la vois et que c'est volontairement que je l'y suis. Les lucurs qui émanent de toi ne seraient-elles assez puissantes pour déchiffrer les gouffres? Non, en vérité, je ne le crois pas. C'est toi qui règles l'importance de tes rayons et si c'est ainsi, c'est que tu le veux bien. Tu fais en silence l'apologie des zones interdites. Tu aimes cette obscurité égratignée d'éclairs insuffisants. Et — disons-le — moi aussi je l'adore. D'ailleurs à quoi bon analyser? tes bras sont des ailes, tes paroles des postulats et les mauvais conseils en sont de bons. Avec ces données quelle bizarre solution trouverons-nous? Fausse peut-être, mais elle sera belle puisque nous l'aimerons. Et tu peux maquiller avec tant

*d'art ton erreur en vérité ! Où allons-nous ?
je ne sais et c'est adorable. Imagine des
monstres que calme ton doigt tendu, des forêts
enchantées que parfume notre passage et de
faux diamants que nous laissons tomber sur notre
route. Où allons-nous, si beaux, si purs ?
Vers de graves ténèbres à coup sûr, que nous
aimons et qui nous le rendent bien.*

.....

*Nous arrivâmes à une porte très haute
où se trouvaient gravés toutes sortes de
signes hiéroglyphiques pour nous incompré-
hensibles. Me souviens-je pourquoi ? nous
n'avions plus d'yeux. C'est donc à nos
doigts que nous dûmes faire lire les mots
mystérieux. Nous tenions de toute notre
âme à découvrir le sens intime de ces ins-
criptions, car nous avions au fond de nous
la vague certitude que nous n'étions venus
de si loin que pour elles. Nos mains, rendues
gourdes et quasi gelées par les grandes étapes
de neige et de mauvaises pensées que nous
avons auparavant parcourues, se promenaient
avec lenteur et attention sur les caractères.
Soudain, une chaleur très légère au début
mais plus intense ensuite à mesure que nous
compréhensions, monta dans nos doigts, nos bras
et enfin dans notre corps tout entier. C'est
alors qu'après avoir senti au cœur un
véritable brasier, nous nous dissolvâmes
dans l'azur en offrande au soleil.*

.....

CLAUDE MATHIEU

POÈME

*Je porte en mon âme voilée
Le destin des fleurs amères,
Aux couronnes liées
En faisceaux de lumières,
Qui bordent les sentiers
Au long des croix de pierres.*

*Par l'oiseau qui chanta
Aux forêts que j'habite,
J'ai reconnu l'accent
De la voix qui m'invite.*

*Je sais la mort liée
Aux fardeaux de mes pas.*

*Je parerai mon front
Et fermerai mes lèvres,
Nul ne saura jamais,
A l'amour que j'aimais,
Dans ma douleur funèbre
Donner la paix d'un nom.*

LYSE NANTAIS

TOUS FEUX ETEINTS

*Elle était douce à seize ans
maintenant douce à ses heures
quand elle ferme les yeux
ses yeux-ciseaux
pour couper le fil du temps
oublicuse des saisons
et doucement cesser de battre
cesser
ces si beaux jours
ces si belles jarres
et l'eau claire de l'amour
versée dans la mare de boue*

* * *

*dans les flammes de l'horizon
l'avenir debout
et toujours le brasier
le baiser de braise
quand plus rien ne pèse
dans nos regards éteints*

* * *

*miroirs
miroirs sans tain
miroirs pour enfants
qui ne savent pas encore voir
dans les lignes du visage
l'image de leur destin.*

ROLAND GIGUERE

PSAUME POUR L'AUBE

*A l'aube, Seigneur, mon âme l'a cherché.
Je suis venue dans ma solitude tendre mes
lèvres à la rosée. Mon âme est sauvage
et farouche, mais elle l'attendait dans le
frais soleil de ton beau matin.*

*Tout est vert et rose. C'est toujours
l'aube. Mais où es-tu Seigneur. Mon
âme vit d'angoisse, parce que mon Dieu
se dérobe et que mon cœur ne sent pas
sa présence.*

*Je te remercie Seigneur pour la
musique grave de ton vent du nord, qui
fait courber la tête des grands pins.
Mais ton vent pourquoi est-il si froid
et si triste? Pourquoi mon âme pleure-t-
elle en écoutant ce chant de la
forêt?*

*N'entends-tu pas ô Dieu des
nuances, s'élever les murmures du
matin, avec la plainte de mon âme
qui est là sur sa frêle lige
tentant d'embrasser l'Éternité.*

*Quel est ce voile de doute et
d'orage qui m'isole? Pourquoi suis-je si
seule parmi les hommes, mes frères? Seigneur,
mon Dieu, éclaire-moi avec la lumière de
la paix, qui est la paix des étoiles qui
s'effacent une à une dans les cieux.*

SYLVIA GIROUX

LA VIEILLE AMIE

La jolie chose que cette petite vieille ! Et rien de meilleur qu'elle. Ah ! si vous l'aviez connue ! Toute ridée et exquise dans son bonnet à grande dentelle plissée : un morceau de sucre dans une papillote. Dès le matin, on la voyait se hâter vers l'église, entre les fleurs du chemin, ses beaux cheveux blancs bien épinglés sous la coiffe, comme un peu d'hiver qui passait dans le printemps.

Elle habitait une maisonnette basse et moussue, en face de la nôtre et je n'avais pas de plus grande joie, après la classe, que de me précipiter dans la petite allée grise qui y conduisait et de sauter sur le seuil, en criant :

— Bonjour, mère Lefrançois !

Alors, elle venait m'embrasser en riant doucement, puis me prenant le menton entre ses mains, pareilles à des fleurs sèches, me scrutait le visage :

— Tu n'as pas été sage aujourd'hui.

Jamais elle ne se trompait. On avait beau vouloir cacher le défaut qui rendait vilaine, elle le voyait toujours corner dans les broussailles de l'âme.

Elle trottinait tout le jour, dans la maison, infatigable, ignorant que la Mort la suivait partout, qu'elle était là, assise derrière la table à la regarder manger et qu'elle montait, derrière elle, dans les chambres froides du second étage. « Comme ces marches craquent ! » me disait-elle, quand le squelette faisait un faux pas. Je ne savais pas alors ces

choses, croyant qui n'existait pas de monstres plus dangereux que celui qui se dressait la nuit, sous ma fenêtre, la corne de la lune, au front.

Parfois, le soir, elle restait le fuseau au doigt, pensive, à filer l'ombre. Je n'osais parler et regardais flotter au plafond, les grandes toiles d'araignées, comme des lambeaux de rêve où je songeais au petit garçon dont elle m'avait conté l'histoire et qui dormait dans la mer, pareil à L'Enfant de Prague, sous verre.

Pourtant l'eau ne m'effrayait pas le moins du monde. Sans remords, alors que les petites fourmis rentraient au logis dans les vieux troncs d'arbres, je restais, échevelée comme un saule, à regarder glisser la rivière qui passait derrière notre jardin. Cela jetait la bonne vieille en des transes terribles. Combien de fois n'avait-elle pas voulu me faire promettre de ne plus y retourner ! Dès que j'en revenais, elle voyait, tout de suite, couler l'eau de la rivière dans mes yeux. Alors, me menaçant de son doigt qui tremblait, elle me disait :

— Méchante petite tête dure !

Mais je trouvais l'idée jolie et je la laissais se balancer insouciamment, comme une fleur entre des pierres.

Au fait, mes idées n'étaient pas toujours des plus sûres. Un jour, je décidai de monter une pièce dans la cour, en plein air, ainsi qu'aux grands spectacles. Un ange, du haut d'un hangar, devait descendre par une échelle, avec des fleurs en mains, en chantant ? « Prends ma couronne. » Juste aux mots : « Au ciel, n'est-ce pas... », l'ange auquel j'avais recommandé de tenir les yeux levés, à ce moment, manqua un échelon et roula sur la petite fille morte qui ressuscita en criant. L'ange poussait des cris non moins perçants. Je me précipitai, assez inquiète :

— Où as-tu mal ?

— A mon aile, fit l'infortunée messagère qui s'était égratigné l'épaule avec une des aiguilles qui tenaient le grand papier garni de plumes d'oie.

La vieille accourut. Son châle, celui qu'elle avait reçu le jour de ses noces et qu'elle gardait, en relique, dans un vieux coffre, flottait sur deux piquets, ses belles franges roses balayant la terre. Elle arracha le rideau de la scène avec une petite exclamation si triste que, du coup, mes rêves de théâtre, comme l'ange juché sur son hangar, tombèrent en se cassant les ailes.

Elle dort, maintenant, la chère vieille, les doigts croisés dans les franges de son beau châle, en un coin obscur que j'ignore. Oh ! pourquoi est-elle morte ? Pourquoi, elle qui savait deviner tout, ne puis-je plus entendre sa voix me dire, avec des inflexions si douces : « Tu souffres ? » Ah ! si elle passait ce soir, là, dans la brume, sous ma fenêtre ! Je m'élancerais vers elle, les mains tendues pour implorer une caresse. Mais elle poursuivrait son chemin, sans tourner la tête, car les ombres n'ont plus de cœur et ne se souviennent plus.

CARMEN LAVOIE



*Les cloches aux voix mouillées,
 Dans la neige des villes,
 Aux fragiles clartés
 Du ciel qui s'éteint,
 Ajoutent l'harmonie
 De leur âme limpide.
 Aux confins de la ville
 S'acheminent les sons,
 Et le cœur alourdi
 Par la nuit qu'il devine,
 Evoque le profil
 D'une calme saison.*

LYSE NANTAIS

DE LA MORT A LA VIE

(*Fragment*)

Ce matin, ma fiancée est morte. Je n'étais pas à ses côtés. Elle était seule. Seule à briser la grande ligne. Tandis que moi, je dormais. J'ai travaillé tard cette nuit. Ce matin, pendant que j'achevais ma nuit, ma fiancée est morte, sans entourage et sans appui. On l'a trouvée étendue sur son lit... Quand on me l'a appris, le soleil était haut. Tant de lumière me fit mal aux yeux... Je répondis au téléphone sans trop y croire... Je crois même que je murmurai un merci en raccrochant le récepteur... Ce n'est qu'en levant les yeux sur sa photo que je fis le lien... Je compris soudain ce qu'on venait de m'annoncer... Je me suis aussitôt rendu chez elle. Tous les profiteurs de deuil, tous ceux à qui la mort permet de gagner leur vie avaient envahi sa petite chambre si gaie. Une petite chambre que le soleil à travers les feuilles, décorait de lumière verte. Il y avait le propriétaire qui n'avait pas été payé pour la dernière semaine de loyer, l'agent de police qui n'avait même pas eu la décence de la recouvrir d'un drap, l'embaumeur qui voulait bien l'ensevelir mais qui réclamait son cachet avant de commencer son sacrilège, et les autres aussi. Ils étaient tous là, attirés par l'étonnante nouvelle, et les femmes du voisinage chuchotaient les hypothèses qui leur paraissaient plausibles. Comme s'il avait absolument fallu des hypothèses. La mort ne leur était pas suffisante. Le fait brutal de la chair froide, la grimace de la bouche entr'ouverte, rien ne pouvait leur rappeler un minimum de respect, du moins en présence du corps de cette jeune fille... Ils avaient tous faim du scandale, du potin à raconter à la voisine...

Je montai très lentement l'escalier étroit qui nous avait souvent servi de refuge aux heures tardives de la nuit. On ne m'entendit pas monter. Avant de pénétrer dans la chambre, je tendis l'oreille. Les hommes profitaient du moment pour raconter des histoires de crimes passionnels. La belle occasion ! Une jeune fille morte à vingt ans, étendue à demi nue sur le lit, devant leurs yeux grossiers... Et chacun d'y aller des potins de son expérience !

A entendre les femmes, on comprenait rapidement que ce qui était arrivé devait nécessairement se produire un jour ou l'autre.

— Il venait beaucoup trop souvent. Presque tous les soirs ! Et ça s'embrassait dans l'escalier... Un vrai péché ! Je les ai souvent observés, en entrebaillant la porte... Je rougissais chaque soir, et le lendemain, j'étais obligée d'aller à confesse. Une petite pas correcte ! Elle était seule en ville...

— Ca finit toujours de même c'te sorte de monde-la !

— Ca ne me surprendrait pas une miette que ce soit lui qui l'ait tuée...

— Elle a bien pu se tuer elle-même aussi...

C'en était trop. J'entrai. L'oeil sec et la bouche dure, je les regardai fixément tous. Et je criai. Je criai si fort et je dus bien faire certaines gestes : ils sortirent tous. Et je pense même qu'ils eurent un peu honte de leur audace. A moins qu'ils ne m'aient tout simplement soupçonné d'un accès de folie...

Elle était là... Toute petite... Toute blanche dans son jupon de satin blanc... Il y avait du sang sur son oreiller et ses couvertures avaient glissé du lit. Longtemps je la regardai. Elle n'avait pas changé, malgré la lutte des derniers instants. Il y avait comme un sourire sur son front... Un reste du dernier sourire que je conservais d'elle.

Mes jambes faiblirent et la sueur apparut sur mes tempes. Je me reposai sur le bord du lit et je me penchai sur elle...

Je l'avais connue un matin de verglas... Elle courait pour attraper son autobus et elle tomba, juste en avant de moi. Je la relevai... Elle s'était blessée au genou. Comme elle me remerciait de l'avoir secourue, elle éclata en sanglots. Je la consolai de mon mieux et je lui inspirai assez de confiance pour qu'elle consentit à me raconter son histoire... Sa petite histoire très simple, humble à pleurer... Ce matin-là, je ne me souvins plus que je devais aller à mes cours... La souffrance passe bien avant le code civil, quand on a vingt ans...

Je commençai à la voir et à l'aimer aussi. Est-ce qu'il n'y avait pas un peu de pitié en moi, quand je l'embrasais ? Je ne saurais le dire... Elle était simple et bonne. Elle riait souvent, et j'appréciais cela. Le reste n'est pas nouveau : c'est l'aventure sentimentale tirée à des milliers d'exemplaires de par le monde. Les fréquentations simples dans des circonstances parfois difficiles.

J'avais consenti, sur ses instances et sans enthousiasme, à la fiancer... Mais je crois que je ne l'aimais pas assez pour la marier. Pourquoi lui ai-je fait croire des chimères ? Pourquoi ai-je abusé de son imagination pour lui faire rêver d'une existence merveilleuse ? Je ne le sais plus... Il me semble pourtant que je ne me suis jamais payé sa tête, même en lui parlant d'un avenir auquel je ne croyais pas et dont elle faisait sa raison de vivre.

Non, je ne regrette rien. Je l'ai sortie du fait quotidien étouffant en lui offrant du rêve... Les heures de chimère que nous avons dépensées ensemble furent sans doute ses plus beaux jours... C'est peut-être même la raison du reste de sourire que la mort n'a pu arracher complètement à son front. Car c'est derrière son front que se logaient tous ses espoirs impossibles.

L'agent de police revint dans la chambre. Il me secoua. Il voulait savoir la cause de la mort... Je le trouvai stupide.

— On ne meurt pas à vingt ans pour rien, me dit-il. Il tenait à son enquête.

Et les formalités commencèrent. Les promenades irrespectueuses et les questions indiscretes. La cause immédiate de la mort demeurait un mystère. Des symptômes étranges n'avaient pu être rattachés à quoi que ce soit. On me menaça de me faire un procès : je leur éclatai de rire au nez. Mon premier éclat de rire depuis le matin... Il résonna curieusement et j'eus soudain honte de moi-même. Cela les indisposa. Ils me gardèrent longtemps et m'interrogèrent d'une façon très compliquée. Les mêmes questions revenaient souvent... Je ne savais plus très bien ce que je disais. On essaya par tous les moyens de m'arracher un secret que je ne possédais pas. Il y eut des lumières, des menaces, des promesses... L'interrogatoire ordinaire de la police, quoi !

On me soupçonnait d'avoir aidé la mort, parce que je n'avais pas pleuré en voyant ma fiancée, inanimée sur son lit. Est-ce que je sais, moi, pourquoi je n'ai pas pleuré ? Je ne m'en étais même pas rendu compte.

Je demandai du café, on refusa. Après plusieurs heures, on me relâcha, en me poussant dans la rue. Étais-je libre ? Je ne le savais pas. J'avais perdu toute notion de la liberté. Qu'est-ce que la liberté, quand une fiancée vient de mourir et qu'on n'a même pas versé une larme ?

Je me retrouvai dans la rue. Les passants marchaient vite, les yeux baissés, le front plissé... Je regardais cette foule des grands boulevards, si triste, si impersonnelle, si pitoyable. Il n'y avait pas une seule lueur d'espoir dans tous ces yeux que je remarquais pour la première fois. Je ne savais plus ce qu'était l'espoir, mais je voyais bien que ce n'était pas cela...

Un soleil grasseyeux traînait misérablement sur les hideuses façades de briques, toutes semblables, aussi laides les unes que les autres.

J'entrai dans un café. Je n'avais pris aucune nourriture depuis le matin. Je mangeai et je bus. Une fille vint s'asseoir à ma table. Je sentais ses yeux souiller mon visage. D'un coup d'oeil à la dérobée, je me rendis compte que c'était une commerçante du trottoir. Je fus dégoûté et je sortis.

Je ne pensais plus à la morte. Je l'avais presque oubliée. La foule se massait sur les trottoirs. On n'entendait que le bruit des autos et celui des pieds. La puissance de la foule réside dans ses pieds. Je regardais cette vague et je craignais de m'y engouffrer. Où allait-elle ? Que cherchait-elle ? J'aurais donné plusieurs années de ma vie pour voir à ce moment-là, une jeune fille à cheveux longs me regarder un moment et me sourire...

A la fin, je voulus connaître la sensation d'un homme au milieu de ces milliers de pieds qui frappaient le trottoir en cadence ou autrement. Et je m'y jetai. En peu de temps, je compris que la seule solution possible, c'était de ne pas penser, de suivre. C'est ce que je fis. Ca dura très longtemps.

Quand le défilé se fut un peu effrité, je ralentis mon pas et quelque chose naquit en moi qui ressemblait au soulagement. Comme si un peu de paix m'avait effleuré. Devant un grand magasin, un infirme activait avec peine un orgue de barbarie. Quelques menues monnaies tombaient parfois dans son chapeau.

Une autre vraie douleur frappait mes yeux. La souffrance d'un humble, amputé de ses membres, Et cet homme-là faisait de la musique. Rauque autant qu'on voudra, mais musique. Des refrains populaires.

Jusqu'à la brunante, je demeurai près de lui, à l'écouter. Quand il eut fini, l'homme referma sa boîte à chansons. Il partit en serrant bien fort sa maigre pitance. Des sous dans un vieux chapeau : c'était son salaire, l'émolument de la parade de son infirmité. Plus tard, l'homme, dans l'infect réduit qui devait lui servir de refuge, allait compter ses sous... Et il allait se souvenir des figures généreuses de sa journée... A l'heure même où tous les bien portants riraient, en douce compagnie.

Je le regardai s'éloigner... Mais soudain une pensée me traversa la tête : entendre cet homme-là ! Et je le suivis.

JEAN-GUY PILON



M A T I N

*Entends le bourdon
Dans les feuilles mortes.
Le premier dindon
Gratte dans les portes*

*Le souffle frileux
Qui tombe des chênes,
Défait les cheveux
Longs comme des peines.*

*La lampe s'allume
Au fond de l'église.
Ton chapeau de plume
S'agile à la brise.*

JANINE LAJOIE

LETTRES A DE JEUNES ECRIVAINS

*Le risque m'a mordu au talon
et je m'en vais sans gravitation
à travers la ville
que je porte*

Deux juillet.

Je m'étais rendu à l'invitation, d'ailleurs en retard. Nous étions bien six hôtes y compris Monsieur le Curé.

Il y avait un jeune homme, orphelin, semble-t-il. Par la grâce de Dieu et un coup de pied des hommes, il prêchait la bonne nouvelle, la nouvelle inspirée, la nouvelle salvatrice.

Il puisait sa manne dans les livres saints, de la Genèse au Nouveau-Testament ; à sa manière, avec son émotion d'orphelin.

Son Dieu vivait des Ecritures : versets ; chapitres ; livres ; commentaires ; gloses ; et dans le labyrinthe son doigt parcourait la Création du monde à la Parousie !

Avec cela sa gorge blanche soufflait du feu et des bénédictions ; son oeil candide se tuméfiait d'espérance ; son bras noueux s'adoucissait de toison, tant son exaltation était neutre, amène, véridique.

Il ne travaillait que deux jours par semaine pour subsister : le reste des heures étant consacrées à la prédication et à l'évangélisation.

C'était un missionnaire. A convictions. Nous étions d'épais bourgeois.

Le coup de pied des hommes lui avait fait comprendre

qu'il n'y avait qu'un Dieu en une seule Personne ; que le Christ s'auroit de légende ; que l'Église s'abritait dans un temple périssable ; que les classes, dont nous subissions allègrement le joug de l'imposture !

Depuis ce soir-là, j'ai compris que le bonhomme Voltaire sommeillait toujours en ce disciple de Jéhovah et qu'il est triste et peu sûr de parcourir le monde avec un cœur d'orphelin.

Dix juillet

Si je t'écrivais que j'ignore le bonheur ou le malheur de nos contemporains, depuis trois jours et trois nuits, en douterais-tu ?

J'en ai ainsi pour deux mois de réclusion et de respiration à travers les créneaux de ma bonne vieille tour de briques roses.

Viens donc, nous serons deux à jouer à la farce de la cuve !

Par à coups, je mange et je dors : au gré de l'oeil de la somnolence et des petits os des tiraillements. Je lis pour ne pas oublier la saison. Poésie et Philosophie.

Je suis la pointe de la fantaisie. J'écris et le brouillard se lève du sentiment.

Je relis la feuille de ma dactylographie. Je poursuis ou je rature ou je complète ou je projète. Soit paresse, soit songe, soit pesanteur, parfois j'abandonne. Je recommence bientôt.

Je cède à l'émotion et me glisse au couloir de la ferveur qui m'attrape comme la folie des îles et je me dis, ou mieux, j'attends le brin de sérénité ; je me relirai au vent de la cascade, quand la chaleur collera moins à la peau, quand mes paupières s'abaisseront d'elles-mêmes, quand le centre m'aura quitté.

Je grille une cigarette, la pipe n'allant plus. C'est égal désormais puisque j'ai mordu à la pomme rouge.

Le goût vient de me reconnaître en m'interrogeant cette fois.

Est-ce plutôt bête, je te le demande, de croire irrévocablement à la magie du hibou, de m'achever en transpiration au point d'en perdre le crystal de la lucidité ?

Six juillet

Je t'imagine en pleine saison. Car il y a l'achèvement, n'est-ce pas ? Depuis ton retour le temps possède la finesse du sablier et je m'excuse de t'oublier un peu.

Que deviens-tu en ta chambre close, moine à la fenêtre ? J'ai reçu deux billets de Toronto. Tout y était. Jeune homme qui aspire tellement.

Berdiaeff un tantinet technique et personnel, assez exclusif ce semble. Mais va pour cette méditation bienfaisante, tu te reconnaîtras tout d'abord avec un philosophe ou un penseur qui colle à ton émotion. Baigne-toi. Les bains ont la fraîcheur pour eux.

Répète-toi jusqu'à conviction et grâce — Oh ! Pascal — que tu n'es pas un solitaire que l'on poursuit mais de la race qui construit. Toute ta génération conspire à se connaître par la chaleur de l'amitié et de la verdure et la rectitude de l'esprit.

L'oeuvre qui respire en toi viendra comme une pie voleuse : par surcroît. Ce sera vibrant comme toi, neuf comme toi, transparent comme toi. Ne crains pas le baiser de fond. Ne crains pas la contradiction. Ne crains pas la permanence.

Assieds-toi à ta table, face au mur, sans lis ou avec lis : il n'importe. Assieds-toi avec toi-même et l'autre. Assieds-

toi avec la conscience, le caillou, le bosquet, le soulier du pavé, la noix de l'écureuil.

Tout ce à quoi tu touches m'est cher, puisque tu ne salis rien. Je te sais des écritures splendides. Ce n'est pas peu. Si cela n'était pas, je ne t'en dirais pas autant. Mais il y a cela.

Travaille donc, ver de terre !

20 juillet

Encore un coup te voilà disparu du monde ! Tu distingues sans le savoir peut-être ce que nous apprenait Maurice Blondel sur l'Action et l'Activité. L'une nous perd en quelque sorte, tandis que l'autre nous recrée. L'instant est suffisamment opportun pour nous rencontrer.

Tu n'ignores pas toutes les calamités qui pèsent sur la pensée moderne qui se veut libre dans son expérience totale de l'humanité.

Contrairement à la philosophie traditionnelle avec les nuances que l'enrichissement comprend, l'être le plus abstrait et le plus inaccessible s'humanise et s'élève au niveau de la conscience.

Là où les anciens n'avaient qu'inventorié l'intelligence dans ses moindres replis, les modernes ont apporté le drame de la personne humaine.

Ecoute la parole de Lavelle : « Chercher l'absolu en soi et non hors de soi dans l'expérience la plus intime, la plus profonde, et la plus personnelle, mais un absolu dont nous ne faisons que participer, qui du moins fonde notre existence même dans une communication toujours nouvelle avec tous les êtres par l'intermédiaire de toutes les choses ; relever la dignité d'une psychologie qu'une certaine science et qu'une certaine métaphysique ont également appris à

mépriser ; ne point rejeter l'intelligence comme on est tenté de le faire, quand son rôle est de nous révéler les maux dont nous souffrons, mais non pas de les produire ; ne se confier à l'émotion que quand elle s'est purifiée dans la lumière de la pensée». Une pyramide n'est-ce pas ? Plutôt le fruit d'un dépouillement et d'une méditation vécue et prolongée qui aboutit à l'unique joie donnant un sens à l'univers qui participe autant de l'homme que de Dieu.

25 juillet

Vent de ma submersion, qui d'autre l'entendrait, ce bruit de chute et d'eau qui m'immerge comme un nuage si haut, si haut.

Nous allions à travers l'Arctique et l'Equateur à perdre haleine aux confins en traînant le soulier ferré de la terre après nous pour ne pas oublier celui qui se meurt de limpidité.

Nous allions, sans plus, y cueillir des fruits, des fruits avec un goût de neige qui ressemble étrangement à l'oranger mouillé, avec un goût de feu qui ressemble étrangement à la langue, de l'autre côté.

Nous taisions que la branche est toute intérieure et que le Vent est cavalier puissant sur sa monture neuve et bien sanglée.

Je te le sussure à toi, beau Vent : il est des fruits qui sentent bon la terre si haut, si haut qu'on croirait qu'ils ignorent la cupidité et le couteau.

LUCIEN COLLIN

Avez-vous renouvelé votre abonnement à Amérique Française ?

JE M'APPELLE GASPE

à G. : Nous vivons près du ciel, toi et moi...

Je m'appelle Gaspé... Des parfums d'algues, un bleu céleste et l'altitude, sans doute, du Logan au teint fier, suppriment l'incognito. Souris-moi, voyageur ; bannis les guides et découvre, toi-même, des merveilles en mon sein.

Je n'ai pas de frontières délimitées. On qualifie Matane d'avant-poste du domaine. Matane et parfois Mont-Joli. Alors, je te fais juge. Dans les rues de ces villes, ton rêve d'une terre promise subsiste-t-il encore ? Où nichent les horizons neufs ? La route longe le golfe, les pierres d'un autre âge puis des villages se dessinent : Cap-Chat, Saint-Octave, Sainte-Anne... Juvénile, mon souffle t'étreint.

Gaspésie ! Gaspésie ! La nature est vivante. On l'entend geindre et, par le flux de l'onde, respirer. Ces forces des lacs, des forêts et des monts créent un personnage et ce personnage, telle une bête recroquevillée, dort sur ma péninsule et les siècles l'oublie. Je tremble qu'il ne se redresse, quelque jour. Les Shickshocks lui seraient l'épine dorsale ; il verrait, par les lacs, son rugueux épiderme de forêts... Et j'offrirais, ainsi qu'à l'époque glaciaire, autrefois, un spectacle de nudité.

Les habitants n'en veulent rien admettre mais la nature, réglant leurs gestes, commande aux semences, aux récoltes, inflige à la péninsule cinq mois d'hiver et deux mois d'automne. L'homme n'apparaît destiné qu'à servir mon décor. Il courbe l'échine. Le fatalisme l'a conquis.

Pour que tu viennes, voyageur, jusqu'à moi, on t'a prédit d'enchanteresses visions : Bonaventure, Percé...une île et un roc mirifiques. Tu les verras. Mais, avant, que ton admiration s'étonne, qu'elle commente l'inédit ! Cent cinquante milles d'une côte à peine découpée te veulent explorateur et reliait, pittoresques, espérant ton audace, Cap-Chat à Gaspé. Des sites fabuleux sont négligés des cartes postales. On ne les catalogue point. Il t'appartiendra même d'en baptiser quelques-uns.

Les villages, à peu d'exceptions près, se réfugient dans des baies minuscules. C'est d'abord Cap-Chat, bourg industriel d'environ quatre mille âmes. Envoûté par le golfe, il glisse de sa colline et s'expose, téméraire, aux marées d'automne. L'agriculture et la pêche, en plus du commerce forestier, accaparent la main d'oeuvre.

Plus haut et plus loin en arrière, Saint-Octave s'agrippe aux Shickshocks. On l'admire, on applaudit l'alpiniste que les forces d'Eole, depuis vingt ans, n'ont pas su déloger. Toute la plaine lui importe. Il a l'air d'un légionnaire ou mieux, peut-être, d'une citadelle à créneaux. C'est un brave. Les assauts de la neige et des pluies torrentielles s'écrasent contre sa morgue. Les villages plus frêles du bord de la mer s'en trouvent protégés. Puis, déclanchant les contre-attaques, le guerrier se penche aux multiples embrasures des montagnes, à gauche, à droite du Logan, au flanc du Mont Albert, derrière le Couvert du Chaudron... L'habitant de Saint-Octave tire sa subsistance d'un sol aride et surtout des forêts.

Viennent, ensuite, deux banlieues de Cap-Chat : l'Anse Blanche et Pointe-au-Goémon. Après elles, Sainte-Anne se déroule, épousant les contours de la côte jusqu'à Saint-Joachim. Saint-Joachim ressemble à Sainte-Anne. Des vallons l'alourdissent... On y voit, côte à côte, masures et constructions modernes, élégance, médiocrité...

Et mes petites républiques se partagent le territoire. Elles s'appellent Gros Morne, Rivière-à-Claude, Mont Saint-Pierre, Anse Pleureuse, Rivière-à-Marthe, Marsoui, etc... Des portages — espaces déserts et non habités — les séparent avec goût. Un microscope servirait bien la topographie compliquée de ces bourgs qu'on découvre, par hasard, derrière un bosquet d'aulnes, au revers du chemin. La mer les coince contre le roc. Il y a des barques, au large, et dans le ciel, des goélands qui s'ennuient... Un clocher, beaucoup de restaurants et quelques maisons, permettent un coup d'oeil et c'est un portage encore. Les géologues, dans ces montagnes coupées, additionnent, en se jouant, siècles et siècles et demi....

D'importants villages agrémentent le parcours : Mont-Louis, magnifique dans sa baie, Madeleine et sa rivière, Grande-Vallée, Cloridorme, Rivière-aux-Renards... Je n'ai pas parlé des lacs, des paysages, du gibier, des mines, des industries. Au fond, je me suis tu. Ton plaisir reste vierge. Goûte-le donc !

Il faudrait bien, pourtant, qu'à L'Anse Blanche, tu t'arrêtes, tout un jour. L'Anse Blanche, c'est une plage des Bermudes égarée sur ma côte. c'est presque Nassau... Il y manque la floraison tropicale mais les vagues bleues, transparentes et fort gaies t'enchanteront. Des mirages, montant du sable gris, parlent de gloire, d'un fortin, au Maroc... Et les rêves, dans ce décor, n'étonnent jamais.

Quand même, donnez-moi du réel ! Prêtez-moi des aurores, le rire des baigneurs et, tous les soirs, un feu de bois sur la berge, des farandoles alentour, du folklore et l'émotion — l'émotion surtout — du poète, quand les danseurs se rapprochent et que Germaine a souri...

GEORGES GUY

Saint-Octave de l'Avenir.

L'UTILISATION DU DICTIONNAIRE DES IDEES RECUES DANS L'OEUVRE DE FLAUBERT

V

- « MER... Image de l'infini. — Donne de grandes pensées » (Dict.437).
« Ceux-là vous disent que la vue de la mer leur inspire de grandes pensées » (PCPG.71).
« Elle n'aimait la mer qu'à cause de ses tempêtes » (Bovary,50).
Emma.
« — Oh ! j'adore la mer, dit M. Léon.
— Et puis ne vous semble-t-il pas, répliqua Mme Bovary, que l'esprit vogue plus librement sur cette étendue sans limites, dont la contemplation vous élève l'âme et donne des idées d'infini, d'idéal ! » (Bovary,112).
« Comme nous avons abusé... de la mer ! » (Tent,385). *Poètes et Baladins, première Tentation.*
« Sont de même farine tous ceux qui... prennent un air pensif devant l'Océan » (II,462).
- « MÉTAPHORES. Il y en a toujours trop dans le style » (Dict.437).
« chaque métaphore enlève un abonnement » (Théâtre,51). *Julien dans Le Candidat.*
« Quelle confiance une femme peut-elle accorder à un homme qui ne sait pas retenir ses métaphores... ? (Ibid,92-93). *Mme Rousselin.*
- « MÉTHODE. Ne sert à rien » (Dict.437).
« Pécuchet en accusa leur méthode... Ses exhortations furent vaines » (B.P.244).
« Le sous-titre serait : « Du défaut de méthode dans les sciences » » (VIII,336). Il s'agit de *Bouvard et Pécuchet.*
- « MERCURE. Tue la maladie et le malade » (Dict.437).
« Dans les doses permises et malgré l'effroi du mercure, ils administrèrent du calomel » (B.P.86). *Bouvard et Pécuchet.*

- « **MINISTRE.** Dernier terme de la gloire humaine » (Dict.437).
 « ce chien de cour dansant » (O.J.1,471). *Ivre et Mort.*
 « Il... deviendrait conseiller d'État, ambassadeur, ministre » (E.S.14). *Frédéric.*
 « Mme Moreau... lui demanda ce qu'il voulait devenir.
 — Ministre ! répliqua Frédéric » (E.S.141).
 « Tâche... de croire à l'intégrité des ministres, à la chasteté des putains » (I,35).
- « **MUSIQUE...** adoucit les mœurs. Ex. La Marseillaise » (Dict.438).
 « Mais sa brutalité les effrayait ; la musique adoucissait les mœurs, Pécuchet imagina de lui apprendre le solfège » (B.P.374).
- « **MINUIT...** tout ce qu'on fait au delà est immoral » (Dict.438).
 « Dans les cabarets de restaurants où l'on soupe après minuit, riait, à la clarté des bougies, la foule bigarrée des gens de lettres et des actrices » (Bovary,81-82).
 « Amusez-vous en cachette... et ne rentrez jamais passé dix heures du soir » (Théâtre,266). *Le Château des Cœurs.*
 « Celui-là, je l'avoue, est de naissance prédestiné au mariage ; sa mère le gouverne comme un marmot... défense du bal masqué et privation de sortie après minuit » (Théâtre,357). *Le Sexe faible.*
- « **NÉGRESSES.** Plus chaudes que les blanches. . » (Dict.438).
 « — Et les négresses ? demande le clerc.
 — C'est un goût d'artiste, dit Homais » (Bovary,388).
- « **NOBLESSE.** La mépriser et l'envier » (Dict.438).
 « Bouvard et Pécuchet furent dégoûtés du petit nombre comme du grand. La plèbe, en somme, valait l'aristocratie » (B.P.209). De nombreux exemples de cette attitude existent dans la *Correspondance* et dans les oeuvres.
- « **NOTAIRES.** Maintenant ne pas s'y fier » (Dict.438).
 « Je ne m'y fie pas trop. Les notaires ont si mauvaise réputation ! (Bovary,351). *Emma.*
- « **OCTROI.** On doit le frauder. » (Dict.439).
 « C'était pour lui un devoir que de frauder l'octroi » (E.S.208). *Arnoux.*

« ORIGINAL. Rire de tout ce qui est original, le haïr, le bafouer, et l'exterminer si l'on peut » (Dict.439).

« Les haines foisonnaient : haine contre... toute indépendance, toute manifestation individuelle » (E.S.560).

« Ne manquez pas de haïr ce qui est exorbitant ou héroïque, — pas d'enthousiasme surtout ! » (Théâtre,263). *Le Château des Cœurs*.
« Leur manière de vivre, qui n'était pas celle des autres, déplaisait » (B.P.266) *Bouvard et Pécuchet*.

« PALMIER. Donne de la couleur locale » (Dict.440).

« paysages blafards... qui souvent nous mentrez à la fois des palmiers, des sapins... » (Bovary, 53).

« Quand il allait au Jardin des Plantes, la vue d'un palmier l'entraînait vers des pays lointains » (E.S.97). *Frédéric*.

« PHILOSOPHIE. On doit toujours en ricaner » (Dict.440).

« Merde pour la philosophie » (I,63).

« La philosophie classique était réputée dangereuse » (B.P.215).

« PIANO. Indispensable dans un salon » (Dict.440).

« dans le salon... près de mon piano » (Théâtre,277). *Le Château des Cœurs*.

« Un vieux piano supportait... un tas pyramidal de boîtes et de cartons » (T.C.4). Nous sommes dans le salon de Mme Aubain, dans *Un Cœur simple*.

« PITIÉ. Toujours s'en garder » (Dict.440).

« ce rire féroce que l'on donne à l'homme qui tombe » (O.J.1,73). *Les Baladins*.

« Ils furent, généralement, impitoyables » (E.S.483). *Les gardes nationaux*.

« On aurait dû tuer en masse tous ces gredins-là ! » (E.S.493). *Nonancourt*.

« Pardonner ? Mais ils ne croiront jamais que tu sois la reine ! » (Théâtre,289). *Le Château des Cœurs*.

« La fusillade, sur les boulevards, eut l'approbation de Chavi-gnolles. Pas de grâce aux vaincus, pas de pitié pour les victimes ! » (B.P.225).

- « POÉSIE (LA). Est tout à fait inutile : passée de mode » (Dict.440).
 « la poésie, ha ! ha ! ha ! » (Théâtre,251). *Le Château des Cœurs*.
- « POÈTE. Synonyme noble de nigaud (rêveur) » (Dict.440).
 « Vous, l'ami d'un poète ! » (Théâtre,7). *Murel* dans *Le Candidat*.
 « Je n'aime pas les poètes » (*Ibid*,21). *Rousselin*.
- « PRINCIPES. Toujours indiscutables... » (Dict.441).
 « Il n'y a que ça, voyez-vous, les principes !... c'est une base ! »
 (Théâtre,200). *Letourneux* dans *Le Château des Cœurs*.
 « Cependant, monsieur, dit le notaire, il y a des principes ! » (B.P.
 291).
- « PRETRES.....neveux » (Dict. 441).
 « le prêtre.....joie » (O.J. I, 410). *Angoisses*. Cf. *Smarh* (O.J.2,79).
 « Envoyez donc.....parcil ! » (Bovary, 106). *Homais*.
 « J'en ai.....danseuses » (*Ibid*, 303). *Homais*.
- « PUNCH. Convient à une soirée de garçons. Source de délire. — Éteindre les lumières quand on l'allume. — Et ça produit des flammes fantastiques ! » (Dict.441).
 « Tous riaient beaucoup... la joie redoubla à la vue du bol de punch !!! la lumière de la mansarde... éclairait en face le bord d'un toit » (E.S.381).
- « RINCE-BOUCHE. Signe de richesse dans une maison » (Dict.441).
 « Emma... parlait d'acheter des rince-bouche pour le dessert. Il rejaillissait de tout cela beaucoup de considération sur Bovary » (Bovary,58).
- « ROBE. Inspire le respect » (Dict.441).
 « Cette robe, se confondant avec les ténèbres, lui paraissait démesurée, infinie, insoulevable » (E.S.286). *Frédéric* devant Mme Arnoux.
 « D'ailleurs, le vêtement, étant le signe manifeste de la chasteté, fait partie de la vertu et est une vertu lui-même ! » (Théâtre,243). *Le Château des Cœurs*.

« RICHESSE. Tient lieu de tout, et même de considération » (Dict.441).

« Vive l'homme qui paie ! son insolence est justifiée par la vénalité de ce qu'on achète... c'est notre maître à tous » (O.J.3,109). La première *Education*.

« Deslauriers ambitionnait la richesse, comme moyen de puissance sur les hommes » (E.S.76).

« ROMANS. Pervertissent les masses. — Sont moins immoraux en feuilletons qu'en volume... » (Dict.442).

« « Notre-Dame de Paris »... une immoralité ! » (O.J.3,208). *Goselin père* dans la première *Education*.

« Ah ! elle s'occupe ! À quoi donc ? À lire des romans, de mauvais livres, des ouvrages qui sont contre la religion » (*Bovary*,175). *Mme Bovary mère*.

« Mélie, tout à l'heure, le lisait dans la cuisine ; et comme on doit surveiller les mœurs de ces gens-là, il avait cru bien faire en confisquant le livre... On causa de romans... je les prohibe dans ma maison, car le Peuple, cher monsieur !... » (B.P.187). *Faverge*.

« Quant aux romans, elle les prohibe, comme peignant le monde sous des couleurs trop favorables » (B.P.375). *Mme Campan*.

« ROMANCES. Le chanteur de — plaît aux dames » (Dict.442).

« Delmas... gémit une romance... Mlle Vatnaz... contemplant le chanteur. — Très bien ! dit Arnoux... Delmas vous plaît, ma chère » (E.S.104).

« RUINES. Font rêver, et donnent de la poésie à un paysage » (Dict.442).

« Un jour... que j'aurai été penser à Néron sur les ruines de Rome » (O.J.2,97).

« Quant aux ruines, il finit par les prendre en haine depuis qu'un jour, dans une vieille forteresse, rêvant tout couché... il avait été dérangé par un marchand de suif, lequel... s'en alla enfin, l'âme pleine de poésie, disait-il » (O.J.3,255-256). *Jules* dans la Première *Education*.

« Entré dans l'intérieur, vous êtes surpris, émerveillé par le mélange des ruines et des arbres, la ruine faisant voir la jeunesse verdoyante des arbres... » (PCPG,64).

Elle aimait « la verdure seulement lorsqu'elle était clairsemée parmi les ruines » (Bovary,50). *Emma*.

Homais propose pour la tombe d'Emma « un amas de ruines » (Bovary,475).

« avec quelques ruines... on aurait là... un beau sujet artistique » (Théâtre,251). *Le Château des Cœurs*.

« le genre mélancolique et romantique... se signale par des immortelles, des ruines » (B.P.54).

« RÉPUBLICAINS. Les républicains ne sont pas tous voleurs, mais les voleurs sont tous républicains » (Dict.442).

« Ledru-Rollin est couvert de dettes... Fournier-Fontaine, des magasins de Saint-Roch : sais-tu de combien il manque? De huit cent mille francs !... C'est comme ça qu'ils sont tous, les républicains » (E.S.444-445). *Rosanette*.

« RELIGION (LA). Fait partie des bases de la Société. — Est nécessaire pour les peuples, cependant pas trop n'en faut... » (Dict.442).

« Il détestait les prêtres,... mais il affirmait néanmoins qu'il fallait une religion pour le peuple » (O.J.3,191). *Gosselin père* dans la première *Education*.

« STUART (MARIE). S'apitoyer sur son sort » (Dict.442).

« Elle eut dans ce temps-là le culte de Marie Stuart » (Bovary, 51). *Emma*.

« SALON (FAIRE LE). Début littéraire qui pose très bien son homme » (Dict.442).

« Certains salons parisiens étaient comme ces machines qui prennent la matière à l'état brut et la rendent centuplée de valeur » (E.S.113).

« SITE. Endroit pour faire des vers » (Dict.442).

« Ah ! la délicieuse campagne !... un site pittoresque !... et des petites fleurs ! — si poétiques ! » (Théâtre,250). *Le Château des Cœurs*.

« les sites les plus pittoresques » (Ibid,258).

« Ils voulaient une campagne qui fût bien la campagne, sans tenir précisément à un site pittoresque » (B.P.19). *Bouvard et Pécuchet*.

« SERVICE. C'est rendre service aux enfants que de les calotter ; aux animaux, que de les battre ; aux domestiques, que de les chasser ; aux malfaiteurs, que de les punir » (Dict.443).

« Car tout châtement doit viser à l'amélioration du coupable » (B.P.318). *Bouvard*.

« M. Jeufroy ne fut pas surpris. L'homme étant corrompu naturellement, on doit le châtier pour l'améliorer » (B.P.337).

« L'autorité paternelle est incontestable...

— Dans l'intérêt des enfants... » (B.P.356). *Girbal et Coulon*.

« Pécuchet objecta que les châtements corporels sont quelquefois indispensables. » (B.P.372).

« SAVANTS. Les blâguer. — Pour être savant il ne faut pas que de la mémoire et du travail » (Dict.443).

« — Monsieur, on n'est pas savant si l'on n'est chrétien.

La Science lui inspirait des sarcasmes » (B.P. 322). *L'abbé Jeufroy*.

« SAINT-BARTHÉLÉMY. Vieille blague » (Dict.443).

« cette vieille blague de la Saint-Barthélémy » (E.S.200). *Hussonnet*.

« SUFFRAGE UNIVERSEL. Dernier terme de la science politique » (Dict.443).

« — Tant que vous n'aurez pas le suffrage universel.. » (E.S.199). *Sénécal*.

« Je demande... l'application sérieuse du suffrage universel ! » (Théâtre,62-63). *Rousselin* dans *Le Candidat*.

« Ensuite ils feuilletèrent les imprimés du comte. Tous réclamaient le suffrage universel » (B.P.190).

« Les six millions de voix refroidirent Pécuchet à l'encontre du Peuple, et Bouvard et lui étudièrent la question du suffrage universel.

Appartenant à tout le monde, il ne peut avoir de l'intelligence » (B.P.208).

« Je vaux bien vingt électeurs de Croisset » (VI,297).

- « SYPHILIS. Plus ou moins, tout le monde en est affecté » (Dict.443).
 « Ah ! ah ! *fructus belli* ! ce sont des syphilides » (B.P.269). *Vau-*
corbeil à Pécuchet.
 « *Tu sauras que ton ami est, à ce qu'il paraît, rongé d'une vérole*
dont l'origine se perd dans la nuit des temps ». (Lettre de Flaubert,
 6 mai 1849, citée dans Durry, *Flaubert et ses projets inédits*, p.403).
- « TABAC. Cause de toutes les maladies du cerveau et des maladies
 de la meelle épinière » (Dict.443).
 « Pécuchet imagina que l'usage de la prise était funeste » (B.P.92).
- « TOILETTE DES DAMES. Trouble l'imagination » (Dict.443).
 « Les... appâts de coton excitent à l'adultère » (Tent,385). Pre-
 mière *Tentation*.
 « Mais vous conviendrez que l'on est amoureux de la robe et non
 de la femme, de la bottine et non du pied » (Théâtre,242). *Le*
Château des Caours.
 « Cette robe... à cause de cela son désir redoublait » (E.S.286).
Moreau.
- « TOUR. Indispensable à avoir dans son grenier, à la campagne, les
 jour de pluie » (Dict.443).
 « — C'est que vous ne prenez point assez de distractions, disait
 le percepteur.
 — Lesquelles ?
 — Moi, à votre place, j'aurais un tour !
 — Mais je ne sais pas tourner, répondait le clerc » (Bovary,163).
- « VINS. Sujet de conversation entre hommes... » (Dict.444).
 « Elle voulut boire tout de suite du vin de Bourgogne.
 — On n'en prend pas dès le commencement, dit Frédéric.
 — Cela se faisait quelquefois, suivant le vicomte » (E.S.303).
- « VELOURS. Sur les habits, distinction et richesse » (Dict.444).
 « Elle... gémissait du velours qu'elle n'avait pas » (Bovary,150).
Emma.
 « Ah ! c'est qu'il faut à Monsieur des robes de velours ! » (E.S.
 234). *Mlle Vatnaz* parle de Delmar.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations : *Dict.*: *Le Dictionnaire des Idées reçues*, dans l'édition Conard de Bouvard et Pécuchet.

O.J.: *Oeuvres de Jeunesse*.

P.C.P.G.: *Par les Champs et par les Grèves*.

N.V.: *Notes de Voyage*.

Bovary: *Madame Bovary*.

E.S.: *L'Éducation sentimentale*.

Tent: *La Tentation de Saint Antoine*.

T.C.: *Trois Contes*.

B.P.: *Bouvard et Pécuchet*.

Quand l'abréviation est suivie de deux chiffres, le premier représente le tome, le second, la page. Quand il n'y a qu'un seul chiffre, cela représente la page. *La Correspondance* est indiquée par deux chiffres : le premier, romain, indique le tome ; le deuxième, arabe, la page.

* * *

FLAUBERT (Gustave). — *Oeuvres complètes*. Paris, Conard, 1930.

FLAUBERT (Gustave). — *Madame Bovary*. Nouvelle version, précédée des scénarios inédits, par Jean Pommier et Gabrielle Leleu. Paris, Corti, 1949. XXXII-642 p.

BARBEY D'AUREVILLY. — *Les Ridicules du Temps*. Paris, Rouveyre et Blond, 1882. In-18, iv-294 p.

DESCHARMES (René) et DUMESNIL (René). — *Autour de Flaubert*. T. 2. Paris, Mercure de France, 1912. 352 p.

DUMESNIL (René). — *Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles?* Mercure de France, 16 juillet 1914, pp. 209-228.

DURRY (Marie-Jeanne). — *Flaubert et ses projets inédits*. Paris, Nizet, 1950. In-16, 416 p.

FERRÈRE (E.L.). — *Gustave Flaubert. Le Dictionnaire des Idées reçues*. Paris, Conard, 1913. In-8, 95 p.

MAUPASSANT (Guy de). — *Étude*, en tête des *Lettres de Gustave Flaubert à Georges Sand*. Paris, Charpentier, 1884. Pp. I-LXXXVI. In-12.

STENDHAL. — *Racine et Shakespeare*. Paris, Hatier, 1927. 78 p.

VOLLARD (Ambroise). — *En écoutant Cézanne, Degas, Renoir*. Paris, Grasset 1938. In-8, 324 p.

LES CANADIENS DE PARIS A LA FIN DU SIÈCLE DERNIER

par

E. FABRE-SURVEYER

de la Société Royale

Admis au Barreau en juillet 1896, j'eus l'avantage de partir pour l'Europe en septembre. Mon absence dura près d'un an, dont huit mois passés à Paris même. Hôte de mon oncle Hector Fabre, commissaire général du Canada, j'eus l'occasion de voir, dans la toute petite salle d'entrée du commissariat, bon nombre de nos compatriotes. Je ne mentionnerai que ceux d'entre eux qui avaient établi leur résidence à Paris et non les touristes, ni même les étudiants.

Je commencerai et finirai par ceux que j'ai le plus vus à Paris.

Le premier sur la liste est Charles Lemoyne de Martigny. Il était fils d'un notaire de Varennes, mort jeune, et d'une fille du sénateur Charles Séraphin Rodier. Elle fut, paraît-il, une personne de grande distinction dont Lady Hingston avait fait sa conseillère, et la première, sinon la seule femme, à laquelle la *Semaine Religieuse* ait consacré une notice nécrologique.

De Martigny fit son droit à l'Université McGill où il eut pour condisciples Eugène Lafleur, A.W. Atwater et le juge Campbell Lane. Il fut admis au barreau en 1881.

A la suite d'un chagrin d'amour, il décida d'aller vivre à Paris. Là, il se lia d'amitié avec mon oncle Fabre qui lui fit donner le titre d'avocat conseil du commissariat, ce qui, à l'époque, était une sinécure, mais permettait à de Martigny d'occuper, le matin, l'unique table à écrire de la salle d'attente du commissariat.

C'était un homme aux habitudes régulières qui aurait pu, comme Tristan Bernard, écrire les *Mémoires d'un jeune homme rangé*. Quand je le connus en 1896, il quittait le commissariat à midi tapant et allait déjeuner au Bouillon Duval de la Place de la Madeleine, après quoi il regagnait son appartement.

De Martigny avait ses luxes comme le héros de la pièce *La cigale chez les fourmis*. Ainsi il occupait un rez-de-chaussée assez exigü, mais situé rue du Faubourg Saint-Honoré, entre l'Elysée et l'ambassade d'Angleterre, comme il disait avec quelque fierté. De même, il ne renouvelait pas souvent sa garde-robe, mais il ne se faisait habiller que par Poole, le grand tailleur londonien de l'époque.

Les après-midi étaient la seule partie de sa journée qui variaît quelque peu. Il les passait, soit dans les musées, soit chez les antiquaires, soit dans le monde. Après son dîner, qu'il prenait au Bouillon Duval, s'il n'était pas invité, il rentrait, lisait le *Temps* qui avait sur lui un effet soporifique, et se mettait au lit vers neuf heures.

Quand je le revis dans l'été de 1900, il avait commencé à s'épanouir. Israël Tarte, nommé commissaire à l'Exposition, n'avait pas trouvé le commissariat digne de lui, et l'avait fait transporter quelques étages plus haut, dans le même édifice. Je ne sais si de Martigny s'y trouvait aussi à l'aise qu'auparavant. Il faisait des infidélités au Bouillon Duval, et il m'offrit au Café de Paris, un excellent déjeuner qu'il commanda en habitué. Quelques années plus tard, il fut nommé représentant à Paris de la Maison L.J. Forget & Cie, et fréquenta un cercle chic. Je ne sais plus lequel.

Enfin, assez tard, il épousa Mademoiselle du Tremblay, de famille ancienne, co-proprétaire avec sa soeur, d'un fort beau château à Rubelles, près de Melun. De Martigny acheta la part de sa belle-soeur et prit possession de tout le château. Il aimait à se promener dans les allées du parc tracées par Le Nôtre, et il avait pour voisin Menier, le chocolatier, qui avait acheté le château de l'Intendant Fouquet, celui dont la disgrâce avait inspiré à La Fontaine une élégie : *Pleurez, nymphes de Vaux...*

De Martigny avait été nommé camérier du Pape, avec le titre de

comte romain. Comme tel, il allait faire tous les ans, un mois de service à Rome et en revenait avec des meubles et des objets d'art.

Fier à juste titre de ses origines, il avait réussi à se procurer les portraits à l'huile des sept frères Le Moyne.

Il mourut à Lausanne en décembre 1942, laissant une veuve et un fils qui habitent alternativement le château de Rubelles et un hôtel de l'avenue Matignon, à Paris.

Bien différent du comte de Martigny était cet autre avocat d'origine canadienne française, Arthur E. Valois. Né à la Pointe Claire en 1845, il avait fait son droit sous Sir Antoine Aimé Dorion et avait été admis au Barreau en 1865. Il épousa une fille du poète Joseph Lenoir dont il eut une fille. A une date que j'ignore, il partit pour les Etats-Unis et s'y fit recevoir avocat. Muni d'un diplôme, il alla exercer à Paris, avenue de l'Opéra. Son étude grandit rapidement et il eut plusieurs associés, entre autres Donald Harper qui faisait autorité en matière de droit international, Arnaud de Foiard et autres. En 1900, quand les Américains affluaient à Paris plus que jamais, il décida de donner, dans son étude, un déjeuner, ce qui fut regardé comme une idée géniale. L'année suivante, il était nommé chevalier de la Légion d'honneur, et en 1905 officier, après quoi, je le perds de vue. Il avait épousé en secondes noces, Mademoiselle Briggs, qui était, paraît-il, parente du Président Théodore Roosevelt. Valois fut, je crois, l'avocat du Consulat des Etats-Unis à Paris.

Un troisième avocat montréalais installé à Paris, s'appelait Donald Downie. Il avait été l'associé d'Husmer Lanctôt, mort juge des sessions de la paix.

Downie avait fondé une agence de tourisme dans un tout petit bureau, à l'extérieur peint en rouge, situé place de l'Opéra, en arrière du Grand Hôtel. Il eut quelque temps comme assistant un médecin nommé McKeen, de la Nouvelle-Ecosse, que je retrouvai en 1907, à Port Hawkesbury. McKeen avait épousé une Américaine du nom de Flaglaw, qui avait, par accident, tué un nègre. Quant à Downie, sa femme était une demoiselle Gilbert, de Montréal. A une date que j'ignore, ils se transportèrent à Vancouver, où Downie se remit à l'exercice de sa profession. Je sais qu'il y mourut et que sa femme lui survécut.

Un autre professionnel fixé à Paris est le docteur Bull, oculiste, originaire de Hamilton, et qui avait, je crois, son cabinet rue de la Paix. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il avait un frère avocat à New-York, qu'il appartenait à plusieurs sociétés savantes de divers pays ; qu'il se convertit au catholicisme et écrivit un livre expliquant sa conversion.

Parmi les prêtres, je n'en puis nommer que deux. Le Père Eugène Prévost, de la Congrégation du Saint-Sacrement, était, lors de mon arrivée à Paris, curé d'une chapelle appelée *mission espagnole*, à l'angle du boulevard Haussmann et de la rue Washington. Ayant habité quelques mois cette dernière rue, j'ai dû assister à la messe du Père Prévost. Ce dernier a fondé, je crois, la *Fraternité Sacerdotale* qui a ouvert une maison pour prêtres en retraite au sommet de la rue de la Montagne. La vie du Père Prévost a été écrite par le Père Laporte.

Bien différent du Père Prévost était l'abbé Gustave Leclère, connu à Paris sous le nom de Leclère de la Fresnaye. Assez jeune, au cours d'un voyage en Europe, il fit la connaissance de deux dames américaines qui se rendaient en Terre Sainte et qui, vu son entêtement, se l'attachèrent à titre de cicerone. De retour, nos voyageurs décidèrent de vivre ensemble et s'installèrent à Paris. L'abbé trouva un poste d'aumônier dans un couvent du quartier de Montrouge. Quand je le connus, il habitait rue d'Alésia. Il avait ses entrées au Palais cardinalice, et un soir qu'une de nos compatriotes le recevait à dîner, en pleine semaine sainte, elle annonça à ses convives que l'un d'eux, l'Abbé Leclère, avait obtenu pour eux la permission de manger gras ce soir-là. — Un soir, il dînait en ville, ce qui lui arrivait souvent, à côté d'une de nos concitoyennes anglophones dont j'oublie le nom, et lui expliqua qu'il habitait Montrouge et qu'il était aumônier. Celle-ci alla demander à une de ses amies quel était ce prêtre qui se disait *aumonier du Moulin Rouge*...

L'abbé Leclère mourut à Paris, il y a une quinzaine d'années.

Un autre de nos compatriotes qui eut une carrière pittoresque fut un ami, Paul Martel de la Chesnaye, fils du violoniste Oscar Martel, de Montréal, et demi-frère de madame Maxwell Heddle, dont je parlerai dans un prochain article. Peu après mon départ de Paris, en 1897, il y épousa Madeleine Leslie Desmond, originaire du Colorado, où son

père était propriétaire d'une usine appelée *The Butterfly Terrible*. Ils firent leur voyage de noces à Montréal et l'habitèrent quelque temps. Mais ils retournèrent bientôt à Paris, où ils se séparèrent par après.

Plus tard, Martel épousa une autre Américaine, née Spalding, dont le père était propriétaire du *Old Crow Whisky*. Je ne connais de cette union que ce que j'en ai lu dans les journaux du temps, et je me rappelle bien peu de choses. Ce fut un inconvénient quand je parlais à la troisième femme, qui ignorait tout de la première, alors que ne savais presque rien de la deuxième.

Cette troisième femme — qui se croyait la deuxième — n'était autre que Marcelle Géniat de la Comédie Française. On m'a dit que c'est à cause de son mari qu'elle quitta ce théâtre. En 1925, elle vint au Canada et joua plusieurs semaines à l'*Orpheum*, à la tête de la troupe Gauvin. Parmi les pièces du répertoire, (je ne sais plus si elle y était), était *La Galerie des Glaces* de Bernstein où l'on représentait un épisode décrivant assez exactement la mort de Martel, qui s'était jeté hors d'un train en mouvement et dans la poche duquel on avait trouvé des lettres d'amour à l'adresse de sa femme, dont il était séparé. En 1926, Géniat habitait rue du Commandant Rivière. J'y pris le thé. Elle me présenta une adolescente d'une quinzaine d'années, *fille de La Chesnaye*, mais sans me dire si c'était une fille de Miss Spalding ou d'elle-même. Géniat était remariée à un commerçant d'autos, dont le nom avait une consonance allemande. J'en ai parlé dans *l'Oeil*.

Nos autres compatriotes de cette époque me sont moins familiers. L'un d'entre eux, nommé Dion (Charles, je crois), frère de l'ancien conservateur du fort de Chambly, prétendait guérir par le massage les maux d'yeux, et spécialement la myopie. Il avait un établissement situé rue de Rennes, avec une enseigne flamboyante. Je ne sais si la Faculté de Médecine lui créa jamais des ennuis.

Armand Masson (pas le chansonnier montmartrois) mais un fils de l'honorable Joseph Masson, avait épousé une Anglaise, dont il eut, je crois, deux filles. Mon oncle Fabre et lui avaient cessé de se voir à la suite du divorce d'un couple de leurs amis. Les amis des époux se divisèrent. Les uns restèrent fidèles au mari, les autres à la femme.

Mon oncle était de ces derniers. La femme était Belge, Israélite, et remariée à un Espagnol, mais les amis du couple primitif demeuraient éloignés les uns des autres.

Une fille d'Armand Masson épousa, je crois, un nommé Stevenson, et vivait en Suisse il y a une vingtaine d'années.

Hector Drollet, originaire de Québec ou des environs, était commis chez Tiffany, le grand bijoutier américain, qui avait une succursale avenue de l'Opéra. Il avait épousé une de nos compatriotes dont le père, si j'ai bonne mémoire, avait laissé ses biens à des institutions, de préférence à ses enfants. Drollet déjeunait à La Gerbe d'Or, un petit restaurant situé dans une rue aboutissant avenue de l'Opéra.

Verrault, de Lévis, qui était dans le commerce du bois, et Louis Beaudry, de Saint-Hyacinthe, qui fabriquait des semelles en carton-pâte ne sont pour moi que des noms.

Je termine par celui de mes concitoyens que j'ai le mieux connu à Paris, et dont la compagnie m'a été bien précieuse, Eustache Napoléon Lacroix. Je l'avais à peine vu au Canada, où il était dessinateur à l'Hôtel-de-ville. Son chef, Percival St. George, Ingénieur de la Cité, le déclarait «the best draughtsman I ever had.»

Il eut des malheurs conjugaux, et, talonné par l'avocat de sa femme, il crut bon de traverser l'océan avec sa fillette. Il vécut d'abord à Londres, puis à Bordeaux, et en 1896, il vendait des chaussures à Paris pour une maison de Montréal. Sa fille fut envoyée au couvent. Nous logeâmes six semaines à la même pension (pardon : au même *boarding*). Quand je le retrouvai en 1900, il était veuf et habitait un petit appartement au sixième du numéro 10 rue de Rome, au-dessus du commissariat du Canada.

Sa fille était à la campagne, et il m'offrit sa chambre. Il songeait au mariage, et peu après mon départ, il épousait la fille d'un imprimeur, qui lui fit oublier les méfaits de sa première épouse. Sa fille, qui était d'une grande beauté, se maria aussi. Lacroix eut alors l'idée de revenir au Canada. Grâce à son ami de toujours, René Bauset, Greffier de la Cité, il put rentrer à l'Hôtel-de-Ville, où son urbanité et ses connaissances de l'urbanisme (pardon, du rapprochement) ne tardèrent pas à le faire

remarquer. Malheureusement, la nostalgie de Paris le prit. On lui offrit une agence du genre de celle qu'il avait eue auparavant et il donna sa démission à l'Hôtel-de-Ville. L'industriel qui devait l'engager manqua à sa parole, et quand Lacroix voulut reprendre son poste, il n'était plus valant. Bauset lui en trouva un autre, mais bien inférior. Pour comble de malheurs, quand il eut atteint la limite d'âge, on le mit à la porte avec une pension dérisoire. Louis Dupire qui faisait l'Hôtel-de-Ville pour *Le Devoir* protesta vivement contre cet acte stupide, qui enlevait à l'Hôtel-de-Ville une de ses rares compétences. Il mourut assez tristement, je crois. Sa femme, qui avait été pour lui une épouse parfaite, dut rentrer en France. J'ai un remords de l'avoir n'égliégé, mais je les avais perdus de vue, et ils ne m'ont jamais rien demandé.

Voilà tout ce que je me rappelle de cette époque à Paris. Parmi les étudiants, il y en a deux qui ne comptaient pas rentrer au Canada, et n'y sont d'ailleurs jamais rentrés : Théo Dubé, peintre, qui avait épousé une Anglaise ou une Américaine du nom de Thweatts, qui était peintre et qu'il avait connue au Louvre et dont il eut une fille ; et mon ami de toujours, le docteur Charles Auguste Prévost, qui épousa Mademoiselle Joséphine Wilson de Montréal, et fit toutes ses études médicales à Paris où il mourut, après avoir exercé quelques années à New York. Sa femme habite maintenant Montréal.

Les étudiants d'alors se réunissaient tous les mois au Café de Fleurus, près du Luxembourg. Leur association portait le nom de *La Boucane* qui lui avait été donné par son fondateur, le sculpteur Philippe Hébert. En 1897, il y eut un schisme et un autre cercle se forma. Je ne sais plus ce qui en advint.

A cette époque, on ne fêtait pas le *Dominion Day* mais la Saint-Jean-Baptiste. Il se disait une messe, qui de mon temps, se célébrait en la chapelle des Oblats, rue de Saint-Petersbourg (aujourd'hui Lénin-grad, je suppose).

Tout est bien changé, depuis cette époque. Dans un prochain article, je parlerai des Canadiennes de Paris.

SOUVENIRS

par

HENRIETTE TASSE

Jean-Jacques Rousseau a écrit : «Ma naissance fut mon premier malheur.» Les embêtements de ma vie ont commencé avant ma naissance à cause de préjugés qui sont heureusement disparus.

Mes parents demeuraient à Montréal mais je suis née à Québec car ma mère a dû accoucher chez sa mère, Mme Louis-Flavien Berthelot, parce que ma grand-mère paternelle, Mme Hardouin Lionais, pensait que ce n'était pas convenable de se faire accoucher par un médecin et ma grand-mère maternelle trouvait plus prudent d'avoir un médecin qu'une sage-femme. On évita ainsi un froissement de famille et cela aurait pu être funeste.

Un mois avant ma naissance, ma mère étant allée faire des achats chez Mussen, un magasin situé au coin de la rue Notre-Dame et du boulevard St-Laurent, un vent violent vint tout à coup qui décrochait les panneaux de réclame. Pour éviter d'être assommée, ma mère courut jusqu'à la rue St-Gabriel où était le bu-

reau de mon père et la voiture, ce qui déplaça l'enfant. Un mois après, j'entrais dans la vie par le postérieur et j'y suis encore à quatre-vingt-trois ans. J'étais asphyxiée, pour me ranimer on me baigna dans un bassin rempli de Cognac. J'arrivai donc à l'envers dans ce monde, ce qui explique tous les malheurs de ma vie, à commencer par une déviation de la cloison du nez, ce qui fait que je souffre toujours de sinusite.

Ma grand-maman Lionais avait dit à maman, avant son départ pour Québec : «Si c'est une fille, il faut venir demeurer avec moi.» La mort lui avait enlevé toutes ses filles vers l'âge de quinze ans moins celle qui fut Dame du Sacré-Coeur et dont je porte le nom mais qui mourut avant ma naissance. Dans son couvent, elle enseigna le chant à Albani, notre grande cantatrice. Comme la route de Chambly, où demeurait son père, était fermée l'hiver, elle passait les vacances de Noël et du Jour de l'An chez mes grands-parents. Mon père et

ses quatre frères étaient tous à peu près de son âge car ma grand-maman eut quatorze enfants tous très rapprochés.

Un mois après ma naissance, j'allai habiter chez mes grands-parents paternels où je demeurai jusqu'à l'âge de sept ans. Ce sont les plus belles années de ma vie. Le présent est sombre, l'avenir nous est inconnu, en évoquant le passé on revit des instants trop courts, hélas ! Emile Magne a dit «On écrit ses souvenirs quand on commence à perdre la mémoire.» Je ne l'ai pas encore perdue, mais les souvenirs enfouis dans ma subconscience surgissent en foule, sans ordre, c'est pourquoi je les écris tels qu'ils se présentent.

Ma tante Henriette fut atteinte de tuberculose pulmonaire, et mon grand-papa l'amena à Paris à ses frais pour la faire soigner par les meilleurs médecins, mais la science médicale d'alors fut impuissante à enrayer la maladie et il la ramena à Montréal où elle mourut dans son couvent au Sault-aux-Récollets. La traversée se faisait dans un voilier et si les vents n'étaient pas favorables elle pouvait durer deux mois ou plus.

La grande maison de la rue de Lorimier, près de la rue Sherbrooke, que fit construire mon grand-père, est devenue le Foyer Sainte Geneviève. Il avait acheté son

meublier à Paris, lorsqu'il allait faire ses achats pour son magasin qui fut ensuite vendu à Mussen. Grand-papa fut le premier à avoir des affiches en cuivre au bas de ses vitrines. Je dis vitrines, parce que *Le Petit Larousse* dit : «Partie d'une boutique, qui n'est séparée de la rue que par un vitrage.» C'est plus logique que *montre* qui s'emploie aussi pour désigner une montre qui marque les heures.

Dans le grand salon les meubles étaient en bois de rose recouverts de brocatelle de soie. Il n'y avait alors dans les magasins de Montréal que des meubles recouverts de tissu de crins noirs. Il y avait un grand piano carré, deux foyers en marbre blanc avec de grands miroirs encadrés de bois doré. Des portraits de famille et de jolies peintures ornaient les murs ; deux lustres de cristal de six branches au plafond. Les tapis couvraient tout le plancher ; les calorifères entourés de grillages en cuivre doré étaient recouverts de marbre blanc. L'ameublement de la salle à manger était en acajou solide avec un sofa recouvert de reps. Dans la chambre à coucher de mes grands-parents, le mobilier était aussi en acajou solide ainsi qu'une énorme garde-robe dont les chapiteaux et les supports étaient en cuivre. Une moitié servait de penderie pour les habits et l'autre moitié avait des tablettes mobiles pour les chemises, les collets et la lingerie

d'homme. Mais ce qui m'intéressait était la tablette réservée à des objets faits par les aveugles dont je ne me rappelle que deux choses : un petit panier en perles de couleurs et un minuscule chapeau de soie haut de forme. . Grand-papa me permettait de les manipuler lorsque j'étais bien sage. Et il y avait deux placards dont l'un servait pour les robes et l'autre pour la lingerie de cet étage ; deux bassins en marbre blanc avec robinets d'eau froide et d'eau chaude.

Le bureau de grand papa donnait sur un petit balcon avec un escalier qui descendait près du jardin potager où le cocher, le jardinier et le menuisier venaient prendre les ordres.

Au second étage il y avait cinq grandes chambres à coucher meublées en acajou et en noyer ; des placards dans toutes les chambres dont un pour la lingerie dans le grand boudoir qui servait aussi de chambre de couture ; un balcon où on aérail les couvertures de lit et les vêtements. Les servantes avaient leurs chambres bien meublées dans une aile dont l'escalier conduisait à la cuisine. Une porte donnait sur le couloir de la chambre de bain où elles avaient accès.

Il y avait un immense grenier où on étendait le linge d'hiver, ce grenier faisait nos délices, à mon frère et à moi, les jours de mauvais temps.

Dans la cave il y avait une buanderie, un compartiment pour la bouilloire du chauffage à la vapeur, et un contenant le grain pour les quatre chevaux et la vache, la cave aux vins, la cave aux légumes et la chambre du cocher, qui tous les matins allait chercher la femme de ménage et la ramenait chez elle tous les soirs. Pour le modique salaire de cinquante cents par jour, elle travailla dans la famille durant cinquante ans. Comme elle était devenue cuisinière, ayant appris en regardant faire les cuisinières, elle remplaçait l'une ou l'autre des servantes lorsque nous en manquions.

Une femme de chambre resta au service de grand-papa durant vingt ans ; elle ne le quitta que pour se marier avec un des cochers qui avait été s'établir aux Etats-Unis et l'épousa quoiqu'elle souffrait d'une tumeur. Il y avait plusieurs années qu'ils ne s'étaient revus. C'était un Français, qui me semblait un gentilhomme, c'était aussi un bel homme : c'est la seule figure de cocher qui persiste dans mon souvenir.

Chez mes grands parents, comme chez mes parents et mes oncles, les serviteurs avaient la même nourriture que leurs maîtres ; c'est pourquoi nous les gardions si longtemps. Lorsque mon père demeura au coin de l'avenue des Pins, une cuisinière demeura seize ans, une autre cuisinière et sa sœur, la femme de chambre, de-

meurèrent douze ans chez nous. Puis la cuisinière fit une pneumonie et comme leur chambre était dans le sous-sol, à côté de la cuisine, le médecin trouva que cette chambre était trop humide. Après sa convalescence, elles s'engagèrent chez l'honorable Rosaire Thibaudeau. Lorsque sa soeur soeur mourut, la femme de chambre, qui était aussi bonne cuisinière que sa soeur, voulut demeurer avec moi. à Iberville, où j'habitai durant quatre ans aussitôt après mon mariage. Comme ma mère les payait \$12. par mois, lorsqu'alors les autres servantes ne gagnaient que \$8., je n'aurais jamais osé lui offrir les cinq dollars que je donnais à une servante et je perdis la meilleure servante, qui s'était tellement attachée à mon bébé qu'elle avait vu grandir puisque j'allais tous les mois passer une fin de semaine chez ma mère, à Montréal.

Un jour, ma fillette souffrant d'un mal d'oreilles, je dus la laisser chez mes parents pour retourner chez moi. Cette femme de chambre s'offrit alors pour passer la nuit avec elle ; maman lui dit : « Vous coucherez dans la chambre d'amies. » Cette chambre se trouvait vis-à-vis de celle de la malade. Entendant pleurer l'enfant, maman ouvrit la porte et trouva la femme de chambre couchée sur le tapis ; elle n'avait pas voulu coucher dans le lit des visiteurs. Ces deux socurs se le-

vaient à cinq heures du matin, allaient à la messe et à huit heures, même les jours de blanchissage le linge était étendu sur les cordes et le déjeuner servi.

Comme elles étaient friandes de concombres, on leur disait : « Ne vous gênez pas ; mangez-en tant que vous voudrez », elles répondaient : « Nous n'en mangeons que lorsqu'ils se vendent cinq cents la douzaine. » Lorsque nous allions à la campagne, elles préféraient rester en ville. Nous leur laissions un compte ouvert chez le boucher et chez l'épicier, et, à notre retour, nous constations qu'elles n'avaient presque pas mangé. Quelle différence entre les salaires d'alors et ceux payés aujourd'hui aux servantes qui ne font pas de blanchissage et sont fort exigeantes.

A l'entrée de la maison de mes grands-parents, il y avait une large véranda qui s'ouvrait sur le jardin de fleurs où de grands arbres donnaient de l'ombre. En arrière était le jardin potager où poussaient tous les légumes de notre climat. Les carrés de légumes étaient entourés de plates-bandes de fleurs de toutes sortes et il y avait aussi des arbustes d'ornementations. Lorsqu'on arrivait en voiture, avant d'entrer dans la remise par la porte cochère, on passait sous un treillis en forme d'arche recouverte d'une vigne sauvage dont les raisins servaient à faire du vin.

Il y avait un hangar où un menuisier travaillait à l'année. Après la mort de grand-papa, il suivit mon père dans toutes ses mines, que ce soit à Black Lake à sa mine d'amiante, soit à Harvey Hill, à sa mine de cuivre.

Ma grand-maman Lionais était un cordon bleu, maman avait le même talent et elle avait l'œil à tout malgré qu'elle donnait naissance à un enfant tous les treize mois ; elle en eut quatorze dont cinq seulement survécurent. La table fut toujours exquise et servie tous les jours avec toutes les élégances : toiles fines, porcelaines importées, ainsi que l'argenterie. L'été, les fleurs et les fruits donnaient de la couleur car en hiver on ne pouvait se procurer des fruits à Montréal, à part les oranges et les pommes.

Si on recevait un personnage, on achetait des pyramides de quartiers d'oranges enrobés de sucre, de jolis dessins de sucre ornaient la pyramide et l'autre, de macarons, était préparée de la même manière. Cela mesurait quinze pouces de hauteur et était servi sur un plateau dont le pied avait une hauteur de six pouces. Le surtout était rempli de fruits et entouré de fleurs. Tout cela faisait une table que mes yeux d'enfants ne cessaient d'admirer.

Il n'y avait alors que le fameux confiseur Joyce, dont l'immense magasin avait une colonnade, ce

qui donne une idée de la dimension de la confiserie où l'on vendait des gâteaux et des pâtisseries faits seulement au beurre. Joyce ferma ses portes lorsque la guerre de 1914 obligea le Gouvernement à mettre des restrictions sur les aliments ; il ne voulut pas vendre une marchandise de moins bonne qualité. Jamais depuis nous avons eu une confiserie où l'on vendait de si bonnes choses et avec autant de variétés. Elle était située où se trouve aujourd'hui l'Edifice du Canada Cement, en face du Philipps Square.

Ma mère préparait un mets que je n'ai vu nulle part ailleurs. Elle désossait une dinde, une oie, un poulet, une perdrix, un pigeon et un oiseau de neige et tout cela entraînait l'un dans l'autre, ce qui faisait alterner la viande blanche avec la viande brune ; on couvrait le tout de gelée avec des ornements en gelée rouge et ambre servi sur un lit de cresson. Comme pour la galantine de dinde on en conservait la forme avec les ailes et les cuisses.

On servait aussi de la poule des prairies, des perdrix aux choux, des poulets rôtis servis avec des canneberges comme la dinde d'ailleurs.

On mangeait aussi de la poule bouillie, servie avec du chou-fleur, des poireaux ou autres légumes, de l'oie rôtie servie avec de la compote aux pommes com-

me avec le canard rôti ; le salami de canards sauvages, le civet de lièvres, des lapins en sauce béchamelle ; des pigeonceaux aux petits pois ou aux champignons ; des roastbeef d'une vingtaine de livres que l'on mangeait saignant, des gigots de veau ou d'agneau, des longes de veau ou d'agneau ; on piquait l'agneau avec de l'ail. Pour la soupe, le bœuf bouilli pesait ordinairement neuf livres, on le servait avec un morceau de lard salé, des poireaux, du chou et autres légumes accompagné d'une sauce blanche dans laquelle on mettait des câpres ou du persil, on servait en même temps un rôti, des potages de toutes sortes. Les rognons de bœuf étaient sautés au vin ; la tête de veau était servie avec la fraise et une sauce béchamelle, on la mangeait aussi avec une sauce vinaigrette ; des barquettes de veau ou de poulet, des poulets à la crapaudine, des pâtés de poulet.

Des poissons de toutes sortes, le saumon et l'aiglefin étaient cuits dans un court-bouillon où l'on mettait du vinaigre, de l'ail, un oignon, du céleri et des fines herbes. Le homard à la Newberg se préparait à table dans un réchaud en argent chauffé à l'alcool. Les jours maigres, en automne et en hiver, l'on soupait souvent avec des huîtres, des tartines et du Sauterne. À chaque repas, l'on servait des fromages entre autres, le fromage à la crème, qui n'a

plus la qualité d'autrefois et le fromage raffiné de Québec.

On déjeunait avec des cervelles de veau pannées ou au beurre noir, des ris de veau, du foie de veau, du steak, des côtelettes de porc, de veau ou d'agneau, de la saucisse, du boudin, des tourtières, du porc frais avec de la graisse de rôti, du jambon bouilli dans de la bière et de la mélasse, du pâté de foie gras fait seulement au foie de veau ou d'oie, de la tête de porc fromagé, des galantines et des œufs préparés de toutes les façons. C'était à peu près la même chose pour le souper.

Comme desserts, des charlottes russes, des crèmes italiennes, des bavaroises, des mousses, des gélées de vin, au café, aux fruits, des crèmes glacées, des bagatelles, du plum pudding arrosé de cognac que l'on flambait à table ; des confitures ou des compotes faites avec les fruits du jardin ; pour les pêches en conserves, on ajoutait un verre à vin de cognac dans chaque bocal d'une pinte. On mangeait des beignes, des beignets aux pommes, des pommes en chaussons, des crêpes, du sucre à la crème et de la praline au sucre du pays. Le thé et le café se faisait dans une théière et une cafetière en argent chauffées à l'alcool.

Un jour, en revenant de l'église Notre-Dame, où elle avait reçu

la Sainte Communion, grand-maman eut une syncope en descendant de voiture ; on la transporta sur le sofa de la salle à manger où elle mourut aussitôt. Elle fut exposée dans le salon que l'on divisa en formant une cloison avec des draps de lit, que l'on fixait sur des cadres en bois, on en couvrait aussi le tapis et le cercueil reposait sur une table recouverte de draps blancs ; il n'y avait que les candélabres et les fleurs pour atténuer cette blancheur inusitée. Quoique n'ayant que quatre ans, cela s'est gravé dans ma mémoire.

Grand-papa, qui adorait sa femme, fut si accablé par sa mort qu'il fit de la neurasthénie et ne voulut plus s'occuper de ses affaires qu'il mit entre les mains de son fils aîné, qui dépensa sans compter. Celui-ci occupait la maison voisine, construite sur le même plan que celle de son père, moins l'aile pour les servantes. Il était veuf et n'avait qu'un enfant qui fut quelquefois notre compagnon de jeux, il avait deux ans de plus que moi, mais il aimait vivre seul. Son père le gâtait et il ne consentait que rarement à nous montrer ses jouets, qui étaient les plus beaux que l'on pouvait se procurer alors.

Pour mon deuil, la couturière me fit une robe en drap violet, bordée de lapin noir, et on me donna un manteau en lapin blanc. Ce fut mon premier émoi de coquetterie, c'est la fourrure qui

avait surtout attiré mon attention.

Je ne me rappelle distinctement ma grand-mère que par trois incidents. Elle m'avait donné un petit balai et un porte-poussière et me regardait balayer l'escalier à travers la balustrade. Un autre jour, je la vois dans la cave où je l'accompagnais, laver les yeux des chatons pour qu'ils les ouvrent plus tôt. Je la revois aussi m'enseignant l'histoire sainte par les images d'une *Bible*, en deux gros volumes, dont la couverture était en cuir noir en relief, incrusté d'or et les pages dorées sur tranches. C'est peut-être pour cela que l'histoire de l'humanité m'a toujours intéressée.

Ce qui se passe tous les jours fait moins d'impression sur le cerveau d'un enfant que les choses en dehors de l'ordinaire. Pourtant maman m'a raconté que, lorsque grand-maman m'entendait pleurer la nuit, elle montait me chercher et m'amenait dans sa chambre pour me raconter des contes jusqu'à ce que je me rendorme. Je n'en ai gardé qu'un vague souvenir.

Mon grand-père Lionais, l'année de ma naissance, avait refusé un million comptant d'un syndicat anglais pour ses propriétés du quartier de Lorimier, qui s'étendaient en longueur de la rue Sherbrooke au-delà du boulevard St-Joseph, et en largeur de la rue rue Bordeaux au-delà de la rue

Parthenais. C'est grand-papa qui a planté tous les arbres de l'avenue de Lorimier et ceux de la rue Lamontagne, car alors grand-maman avait des propriétés dans cette rue et une rue dans le bas de la ville, la rue Moreau porte son nom de jeune fille.

Dans le jardin potager, il y avait des framboises blanches, qui parfumaient tout le jardin, et mon père ne voulait pas que le jardinier s'en occupe. Il entourait chaque pied d'une petite clôture de bois et les émondait, ne laissant pas les framboisiers pousser plus haut que deux pieds. Ces framboises étaient les plus grosses et les plus juteuses que j'aie vues et mangées. Il les cultivait d'après le même principe dont on se sert pour obtenir des chrysanthèmes énormes.

Mon père surveillait de près ses framboisiers. Un jour, apercevant un chat qui grattait la terre près d'un framboisier, il prit son fusil et, dans sa hâte pour atteindre le chat, il dut sauter la clôture du jardin ; il s'accrocha le pied sur la gâchette, lorsque sa main reposait sur le bout du canon et le coup partit emportant l'annulaire de sa main gauche qui tomba dans le champ de blé d'Inde. Pensant que le chirurgien pourrait replacer son doigt, il le chercha jusqu'à ce qu'il le trouvât ; puis il attela un des chevaux et se rendit chez le docteur Trudel, qui demeurait

au coin de l'Avenue Viger et St-Denis. Grand-papa lui donnait tant par année pour soigner toute la famille. C'est de l'assurance santé. Ce médecin était un ami de grand-papa.

Je faisais le désespoir du jardinier et du cocher, car moi aussi je voulais faire des plantations, et je saccageais ses plate-bandes de fleurs puis je grimpais dans les pommiers, les pruniers et les cerisiers de France, ce qui cassait les branches. Ce jardinier demeura quinze ans au service de mon grand-père, jusqu'à la mort de celui-ci.

Un jour, étant trop petite, n'ayant que six ans, pour harnacher un cheval, je mis un harnais sur la vache et on ne le retrouva que lorsque le cocher alla la chercher dans l'enclos où elle pacageait. Un autre jour, je détachai trois chevaux qui étaient dans l'étable et ouvris la porte du pacage pour le plaisir de les voir se rouler sur l'herbe. Je profitais toujours de l'occasion où le cocher conduisait une des voitures en ville. Une autre fois, j'allai traire la vache dont je fis boire le lait à mon frère qui n'avait que treize mois de différence avec moi, et je donnai le reste aux chats. Le soir, le cocher alarmé vint dire à grand-papa que la vache était malade, puisqu'elle n'avait presque plus de lait. On fit venir le vétérinaire qui la trouva en parfaite santé. Je ne me suis pas

alors douté d'être la cause de cet ennui, car j'avouais toujours mes méfaits.

A l'arrivée d'une nouvelle servante, je lui offrais un bouquet dans lequel je mettais de minuscules crapauds et lorsqu'elle voulait sentir le parfum des fleurs, ils lui sautaient à la figure. Je m'amusais de sa surprise désagréable.

Un jour, j'attrapai une souris dans le placard de la buanderie ; je fus mordue mais cela ne me fit pas grand mal et je n'ai jamais eu peur des souris depuis. Papa, pour nous habituer à ne pas craindre les rats et les souris, nous donnait des souris et des rats blancs. Il nous a ainsi évité bien des énervements inutiles en nous familiarisant avec des bêtes semblables. Je me demande pourquoi les femmes ont si peur d'une souris inoffensive.

Tout de même, j'ai horreur des araignées et des hannetons ; j'ad-

mire les abeilles mais je les crains parce que je fus piquée par l'une d'elles. Quant aux chenilles, ignorant les dégâts qu'elles pouvaient causer en faisant de la dentelle avec les feuilles, car le jardinier prenait grand soin du jardin, je prenais les grosses chenilles vertes, je les mettais dans une boîte avec des feuilles de mûriers pour voir éclore de beaux papillons verts dont les ailes avaient des yeux noirs entourés d'un cercle doré. Les libellules, qui évoluaient au-dessus de l'étang aux canards, attiraient mon attention par leur élégance. Le ramage des oiseaux, qu'on ne voit plus même dans nos parcs, me charmait ; le colibri, ce bijou vivant, avec son mouvement perpétuel, ne cessait de m'étonner.

Les poussins faisaient notre bonheur, à mon frère et à moi ; et dans la maison, il y avait des serins, des perruches, et ces volatiles nous enchantaient.



FANTASIE PERNICIEUSE

*Elle se meut, toute nue
Dans un éther impondérable ;
Son fluide se change en lumière,
Remplit les espaces muables,
Pénètre les corps et les consume.*

*Puis elle s'en va
Comme elle était venue.*

CLAUDE GARNEAU

ENTRETIENS AVEC FRANCESCO IACURTO, A.R.C.A.

par

PHILIPPE LAFERRIERE

*Nous parlons trop ; nous devrions
moins écrire et plus dessiner.*

GOETHE

Francesco Iacurto est de retour d'un voyage d'études en Europe. Après avoir exécuté le portrait de Lord Rothermere, à Londres, il a parcouru la France et l'Italie. Il s'est attardé à Rome, à Venise puis à Florence d'où il a rapporté nombre de photos en couleurs constituant de véritables documents. Grâce à des projections lumineuses qui eurent lieu dans un local que la Pharmacie Besner met à la disposition d'un groupe d'artistes montréalais, il nous fut donné de visiter l'ancienne capitale de la Toscane, de contempler une partie de ses richesses artistiques, d'admirer ses jardins, ses palais, quelques loggias, des églises, un cloître.

Alors que Iacurto nous entretenait des chefs-d'œuvre d'Andrea Del Sarto, de Michel-Ange, de Giotto, de Botticelli et de Raphaël, qu'il nous faisait pénétrer

dans la Galerie Pitti où se trouvent le «Sébastien» du Sodoma, et la «Bella» du Titien, un poste de radio, réduit au silence d'un coup de pouce énergique, quelques instants plus tard, exaltait les œuvres de Braque, de Picasso et de Fernand Léger, ce *peintre immense* selon un certain critique.

Adeptes d'un classicisme rénové, Francesco Iacurto se désintéresse des exagérations des écoles d'avant-garde. Il constate, avec une sorte d'amertume, que la mode colporte le plus souvent la laideur.

— C'est un fait indéniable, affirme-t-il. De nos jours, quantité de productions sont laides et, pour les apprécier à leur juste valeur, le grand public manque de discernement. L'une des causes de cette déficience, Le Petit croit l'avoir trouvée dans la vision et le contact des spectacles

journaliers, dans des visions stéréotypées provenant de la fantaisie. Telle est la raison qui fait que notre sens de la beauté s'oblitére au point d'accepter les pires choses qui soient.

« Les Grecs, poursuit l'artiste, créaient de la beauté parce qu'ils vivaient au milieu de la nature et qu'ils s'imprégnaient de tout ce qui est vraiment admirable.

— Que pensez-vous, Iacurto, des peintres dits surréalistes ? Poursuivant sa pensée intime, l'artiste murmura comme pour lui-même :

— Il faut trouver le beau là où l'artiste s'est efforcé de le mettre, a dit Delacroix. Aurait-il parlé ainsi, le chef de l'école romantique, s'il eut connu les œuvres des émules de Picasso ?

— Que dites-vous de l'art abstrait ?

— L'art abstrait, sachez-le, n'a donné aucun produit heureux, n'en déplaisent à ceux qui le glorifient.

— On prétend, dans certains milieux, dis-je, que l'art français est menacé de périr à cause des artistes étrangers qui ont envahi Paris depuis ces dernières décades et semblent vouloir submerger, au moyen d'une propagande savamment orchestrée, les artistes français et le génie même de la race.

— Lors de mon passage à Pa-

ris, l'été dernier, dit Iacurto, d'aucuns prétendaient que c'était la fin de l'art français, de cet art fait de mesure, de clarté, d'ordre et de sensibilité. Si tel était le cas, ce serait l'anarchie et la preuve d'une décadence contre laquelle il nous incombe de réagir avant qu'il ne soit trop tard.

« Je n'ai pas à faire le procès de ces peintres excentriques qu'un engouement passager a placés au pinacle des artistes contemporains, ajouta Iacurto. Leur gloire ne durera que ce que dura la mode. Vous verrez, avant longtemps les farceurs battront en retraite et leurs œuvres seront refusées au Salon, ou aux Indépendants. Tel est, je crois, le sort réservé aux peintres ne possédant aucune formation classique. Leurs productions, si audacieuses soient-elles, n'intéresseront même plus les gogos et les millionnaires amateurs de haute fantaisie.

— Il me semble, dis-je, que l'on dessine de moins en moins. Je connais des artistes en herbe qui badigeonnent, du matin au soir, des carrés de toiles avant d'avoir appris à camper un personnage, à faire une bonne mise en page, à détailler une anatomie. Ceux-là ne sont-ils pas voués à un échec certain ou du moins à une sacro-sainte médiocrité ?

— Beaucoup trop nombreux sont les artistes modernes qui croient que l'on peut se passer

de dessin, du dessin pur et correct, de ce dessin dont Ingres disait avec tant de justesse, qu'il est la probité de l'art.

« Interpréter, styliser, déformer, synthétiser, cela est permis, concéda Iacurto. Mais ce sont autant de licences que seuls les peintres ayant une solide et complète connaissance du dessin ont le droit de prendre. La mode passe, le dessin reste. On admire depuis des siècles les œuvres des anciens maîtres et nos contemporains n'ont jamais cessé de s'en inspirer.

« Degas demandant conseil à l'illustre Ingres après lui avoir montré ses cartons, reçut du maître, cette réponse : « Dessinez, faites des traits, beaucoup de traits, d'après la nature et aussi de mémoire et vous deviendrez un dessinateur. » Ce fut la seule leçon que reçut du maître le jeune Degas, mais il sut en profiter et toute sa vie il se réclama comme un élève de Ingres.

— Je ne vois pas pourquoi on ne laisserait pas à des élèves une certaine liberté d'interprétation ? risquais-je en faisant allusion à l'École des Beaux-Arts.

— A-t-on le droit, reprit Iacurto, sous prétexte que nous cherchons constamment de nouvelles formules, de détourner des élèves des vérités reconnues, pour les diriger vers un matérialisme affreux, un matérialisme que nous

ne pouvons, malgré toute notre bonne volonté, nous résoudre à préférer aux poèmes trop sages et trop bien faits de nos prédécesseurs, les maîtres ? Que celui qui se croit assez fort pour les renier et se faire un langage à lui, au moyen duquel il guidera l'esprit vers un monde de sensations inconnues, s'affirme au moins en s'imposant aux véritables critiques d'art. Mais le plus souvent le peintre qui cherche à s'évader des sentiers battus ne possède ni langage, ni matériaux à lui. Il se contente de laisser en route les traditions, le savoir éprouvé, les lois immuables de la nature, et il ne trouve, en définitive, aucune expression qui lui soit vraiment propre ; il copie, il imite, il déforme, il enlaidit et ne sait plus regarder, observer, car sa déformation même a fini par oblitérer chez lui jusqu'au simple bon sens.

— Il n'est pas une seule règle de l'art qui soit immuable, fis-je remarquer à mon interlocuteur. Les arts n'ont pas cessé d'évoluer dans leurs aspirations, dans leurs moyens et dans leurs réalisations. L'avenir fécondera, je n'en doute point, quelques-unes des intentions en germe dans les œuvres qui, aujourd'hui, déconcertent notre entendement. Quant à l'avenir de l'art abstrait, je suis de votre avis, Iacurto, je ne vois pas très bien comment il pourrait s'étendre et fructifier. C'est com-

me moyen d'expression, sans doute, que les arts poursuivent à travers les âges leur carrière féconde et variée. Du jour où l'art renoncerait à exprimer des sentiments et des idées, il se condamnerait lui-même.

Puis, après une pause, j'interrogeai de nouveau Iacurto :

— Le « futurisme » doit également hériter de vos foudres, monsieur l'académicien ?

— Il en est du « futurisme » comme du bolchevisme ; l'un et l'autre ne sauraient être admis en art ou en philosophie. Le « futurisme » est le jargon de la peinture ; un défi de l'instinct à l'intelligence. Et, pour me servir d'une pensée de René Bergeron, dont je partage entièrement le sentiment, j'ajouterai « si la peinture ne doit pas stationner dans le passé, elle ne doit pas davantage trouver son exclusive inspiration dans l'art nègre ou chez les néo-barbares. »

« Je vous semblerai peut-être trop pessimiste, mais n'en croyez rien. J'ai foi en mon art et je sais que nos jeunes générations ont le culte de la beauté classique. Malheureusement il s'en trouve qui pensent que l'art doit se détourner de la perfection matérielle pour se diriger vers d'autres fins, des fins plus subtiles...

— Évidemment ! répondis-je. Et pour prouver à Iacurto que

je possédais mes auteurs, je citai Pierre Loiselet : « C'est plus facile et sûr : chercher ce qui logiquement ne peut venir à l'esprit et le retenir et s'en faire un instrument de rigolade. » N'est-ce pas là mettre en pratique cette théorie du moindre effort, thème que nous avons porté à la hauteur d'un dogme, nous qui semblons avoir voué, depuis près d'un demi-siècle, un véritable culte à l'à-peu-près ?

— Il est facile d'en imposer par son originalité en dépit de la pauvreté de son texte, murmura Iacurto. Et cela est vrai en peinture comme en littérature ou en musique.

Francesco Iacurto eut un vague sourire en écrasant sa dernière cigarette dans une sébile de cuivre. Puis il conclut sentencieusement :

— Celui qui travaille dans l'absurde n'en impose pas à l'intelligence, faculté de compréhension.

Je me garderai bien d'ajouter des commentaires en marge des opinions de Francesco Iacurto, ou de prendre parti pour telle ou telle chapelle d'art. C'est un sujet que je qualifierai volontiers d'épineux puisqu'il ne cesse de prêter à controverse, de susciter d'ardentes polémiques, sauf, naturellement à la radio où les critiques officiels sont assurés de ne jamais avoir de contradicteurs.

Ainsi peuvent-ils pontifier, ceux-là, à coups de cimbales et de grosse caisse, aucun artiste sérieux ne songera jamais à les contredire.

« Nous parlons trop, a dit

Goethe, nous devrions moins écrire et plus dessiner. »

N.B — Dans un prochain numéro, nous publierons une étude de La Ferrière sur « IACURTO PORTRAITISTE ».



TRISTIA D'ASSISE

*Tristia, petit âne mélancolique,
tu rêves toi aussi à la pierre
rose que nous avons connue
tous les deux, là-bas où les
nuages sont infiltrés de joie,
où le soleil nous a convaincus
de la beauté de la vie.*

*Tristia où s'est enfuie notre
naïve crédulité. Aurions-nous
oublié que nous étions tristes
parfois, au pays des étoiles!*

SYLVIA GIROUX



L'EFFORT HUMAIN

*Pour avoir une image claire de l'homme
à tous les ans il fallait briser sept miroirs
et effacer de la mémoire
un nombre incalculable de visages*

*et après des années de ruine de bris et d'oubli
apparaissait à la surface d'un étang
parmi tant de cadavres
un ovale blanc un visage d'enfant*

comme un cerceau retrouvé.

ROLAND GIGUERE

Au banc d'essai :

JE PARLE AU VENT

*Je parle au vent qui traverse la ville
Qui vient de la mer
Qui vient de la colline*

*Je marche au long des rues
Sur le béton brûlant
Entre des rangs
De tramways surchargés
Et de gens énervés
Qui grouillent
Dans ces boîtes de fer blanc*

*Au dernier étage des maisons surchauffées
Des visages comme effrayés
Regardent le ciel plombé
Qui grille les toits de tôle*

*Ils parlent au vent qui traverse la ville
Qui vient de la mer
Qui vient de la colline*

*Des enfants vont pieds nus
Traînant leurs palles d'oiseaux
Dans la gouttière des rues
Il y en a d'autres dans la ruelle
Qui traînent un cerf-volant
Au bout d'une ficelle*

*Hirondelle tire ma canelle
Et vole vole jusqu'au ciel*

*Je parle au vent qui traverse la ville
Qui vient de la mer
Qui vient de la colline*

*Un ouvrier les traits tirés
Reluque une boutique
« Grand solde d'été
Tout à donner »
Robes de coton
Souliers vernis
Pour les dimanches d'été
Rue Saint-Vallier*

*Des autos bien polies
Avec des gens mine réjouie
Filent à bonne allure
Dans le vent
Qui conduit à la mer
Par delà les collines
Loin de la ville*

*Le cerf-volant s'est accroché
A la rampe d'un escalier*

Je parle au vent

*Loin des fumées d'usine
Loin de la ville
Sont les rivières et les champs
Et la fraîcheur du soir
Dans l'air mouillé*

Je parle au vent

*Pour les visages excédés
Du dernier étage surchauffé
Et pour les enfants qui pleurent
Le cerf-volant déchiqueté
Et pour le client du tout à donner*

*L'été, l'été
C'est juste bon pour rêver.*

Au banc d'essai :

TROIS GARÇONNETS ET UNE BICYCLETTE

Les trois garçonnets avaient joué ensemble et s'étaient bien entendus tout l'après-midi, mais maintenant régnait une petite tension entre eux — justement à cause de la bicyclette. La bicyclette appartenait à Jim. Et, bien qu'il la prêtât volontiers à Billy, pour quelque raison, il ne laissait jamais Alec la monter. Pourtant ils étaient tous trois de bons amis. C'étaient trois garçonnets d'environ neuf ans. Billy avait de jolis cheveux bruns, ondulés, les joues rouges, et des yeux bleus. Alec, lui, était blond. Il avait une petite figure pointue, pâle et nerveuse, — souvent barbouillée, il bégayait et parlait rapidement, comme s'il était pressé de dire tout ce qu'il avait dans la tête. Quant à Jim, il était blond lui aussi, gras et dodu, avec un petit air satisfait et assuré, tel qu'il convient au propriétaire d'une bicyclette.

C'était une belle journée d'automne, ensoleillée mais un peu froide. Sur la berge du canal, des hommes finissaient de faucher les hautes herbes, qu'ils mettaient ensuite en tas et qu'ils brûlaient. Des feux crépitaient de distance en distance sur la berge et le vent emportait des nuages de fumée sur les champs et le petit bois qui s'étendaient de l'autre côté de la route. De la fumée s'élevait aussi dans l'air, au loin, au-delà des champs, là où les réservoirs d'eau et d'huile dressent leurs hautes structures contre le ciel. La senteur d'herbe brûlée était bonne à respirer, mais elle remplissait les garçonnets d'une douce mélancolie. Ce qui assombrissait pour eux cette belle journée dorée d'automne, c'était que les classes venaient de commencer. Aujourd'hui était leur

premier congé. Et ils l'avaient passé à revoir les lieux où ils avaient joué pendant l'été. Plus tôt, ils étaient allés dans le bois. Le petit foyer qu'ils avaient bâti n'y était plus. Les pierres avaient été disséminées et tout ce qui en marquait l'endroit était un peu de cendre et le sol brûlé. Une couleuvre, la tête broyée par un caillou, gisait sur une des pierres... Plus loin, à une branche, pendait leur vieille bouilloire, rouillée, percée de tous, ayant probablement servi de cible à une carabine. Et le lit de mousse, sur lequel ils avaient coutume de jouer et de se reposer quand ils étaient fatigués, était aussi disparu, — brûlé au sol. Les garçonnets se souvinrent comment les fourmis noires couraient dans la mousse, comment le vent l'agitait, de sorte que parfois il était difficile de dire si c'était le vent ou les fourmis qui la faisait frissonner. Le feuillage des arbres qui, tout l'été, avait été vert et épais, s'était éclairci et avait pris une teinte rouge et dorée. Le vent continuait de faire tomber les feuilles. Elles tombaient en tournoyant et faisaient un bruit métallique en touchant le sol. Tout le sol en était couvert comme d'un tapis épais, au coloris tendre, qui craquait sous les pas. Il faisait sous-bois sombre et silencieux. Le tintement des feuilles, le craquement subit d'une branche, ou le cri espacé d'une corneille étaient les seuls bruits dans ce silence, — un silence qui tintait dans les oreilles et qui devenait un peu effrayant quand on y portait attention. Tout d'abord, les garçons avaient même dû parler fort et crier afin de se rassurer !... Oui, tout était changé, détruit, et rappelait que vraiment les vacances étaient finies. Combien triste ! Il y avait même une senteur de neige dans l'air.

Ensuite, par un petit sentier dans le bois, les garçonnets s'étaient rendus à la voie ferrée, où ils avaient grimpé sur les wagons et avaient joué pendant quelque temps aux serre-freins. Ils s'étaient vite fatigués de ce jeu. En revenant, ils avaient dû faire un assez long détour pour éviter une bande de garçons plus âgés qui s'en venaient à la file le long du bois et qui, apparemment, avaient de mauvais desseins dans la tête. C'était Jim qui montait la bicyclette. Billy était assis sur la barre tandis qu'Alec, soufflant et pouffant, courait derrière et tournait la tête à tout moment pour voir si la bande de gamins ne les poursuivait

pas. Il ne fut rassuré que lorsqu'il les vit disparaître derrière la rangée d'arbustes à l'autre bout du champ. Maintenant, appuyé au parapet du pont et regardant l'eau en bas, le garçonnet reprenait peu à peu son souffle. Il sentait en travers sa chemise le vent assécher la sueur sur sa peau. Jim était appuyé à côté de lui, tandis que Billy, monté sur la bicyclette, tournait doucement derrière eux.

— Re... re... regarde les petits poissons dans l'eau ! s'écria soudain Alec en avançant le corps sur le parapet et pointant le doigt avec excitation vers l'eau. Dom... dommage que nous n'ayons pas une ligne !..

— Nous les prendrions, dit Jim.

Une bande de petits poissons folâtraient parmi de longues herbes marines, jaunes et vertes, qui s'allongeaient avec le courant sous la surface de l'eau et qui faisaient penser ainsi à une chevelure étrange de femme. Des paquets de mousse verte, épaisse et douce en apparence comme de la laine, descendaient le courant. Le vent ridait l'eau et y faisait des dessins sombres et ondoyants dans lesquels se jouait le soleil. Mais, en approchant les piles du pont, le courant prenait de la rapidité et l'eau était claire comme dans un bassin. Rapidement, les garçonnets s'étaient procuré une ficelle, à laquelle ils attachèrent une épingle recourbée en guise d'hameçon. Ils la laissèrent tremper pendant quelque temps dans l'eau, mais naturellement ils ne prirent rien...

— Tu devrais voir les vagues sur la rivière à Châteauguay quand il y a une tempête ! observa Jim. Elles montent haut comme ça, dit-il, élevant la main haut au-dessus de sa tête.

— Je te crois, dit Alec.

Sautant de la bordure du trottoir, la bicyclette tomba sur le pavé durement sur ses deux roues.

— Ouch ! cria Billy en riant et grimaçant. Et, se dressant sur les pédales, il se frotta le derrière.

Les deux autres rirent aussi.

— Rapporte ce bike ici, dit Jim.

Deux cannetons nageaient autour d'une pousse de joncs au pied de la berge. Quand ils les aperçurent, les garçonnets n'eurent rien de plus pressé que de leur lancer des cailloux. Les oiseaux, effrayés, tantôt nageant, tantôt courant à la surface de l'eau qu'ils battaient de leurs ailes, s'enfuirent de l'autre côté du canal, où ils se dissimulèrent dans des buissons.

— Nous... nous les avons peut-être atteints, bégaya Alec avec excitation.

— Ne crains rien, ils ne sortiront pas : ils ont peur, ricana Jim, d'un ton méprisant. Le bras levé, il tenait un caillou à la main, prêt à le lancer.

— Ils étaient jolis, remarqua Alec. As-tu vu, quand ils couraient sur l'eau ? Leurs petites ailes en l'air. Il regrettait maintenant de leur avoir lancé des cailloux et de les avoir chassés.

L'attention des garçonnets fut aussitôt distraite par un filet de fumée qui s'élevait au-dessus du bois.

— C'est à peu près l'endroit où nous avons fait le feu tout à l'heure, observa Billy avec inquiétude. Ils restèrent quelques instants songeurs, les yeux sur le filet de fumée.

Assis sur la bicyclette, qu'il avait arrêtée le long du trottoir, Billy porta pensivement son regard vers le pont arqué au loin qui enjambait le canal.

— Tu vois le pont là-bas, dit-il à Alec au bout d'un moment. Jim et moi, nous y sommes allés l'autre jour. Nous sommes revenus par l'autre côté. Quand nous sommes revenus, il faisait noir.

— Je parie que vous étiez fatigués ? dit Alec.

— Pas une miette !

— La route là-bas est mauvaise, dit Jim. A Châteauguay, la route le long de la rivière est belle : il n'y a aucune bosse ni trou ! Ça roule bien là-dessus en bicyclette.

— J'imagine, fit Alec rêveusement.

— Gee, dit Billy en regardant la roue d'avant et branlant la tête, j'aimerais avoir une bicyclette comme celle-ci ! Il secoua brusquement deux ou trois fois le guidon. — Je me rendrais vite à l'école le matin...

— Rapporte ce bike ici ! dit Jim.

— Je vais lire l'enseigne de l'autre côté de la route, dit Billy avec empressement. Et il y alla.

Alec regardait pensivement Jim.

— Dis... dis, Jimmy, se hasarda-t-il enfin, tu... tu me la laisseras bien monter ensuite, ta bicyclette ? Juste un... un petit tour... Je te la rapporterai tout de suite...

— Non, dit Jim simplement.

Alec le regarda, surpris.

— Pourquoi, non ?

— Pour rien... Je ne te la prête pas, c'est tout !

— Mais... mais pourquoi ? s'écria Alec, qui n'y comprenait rien.

Au lieu de répondre, Jim avança le corps au-dessus du parapet. Il tapa sur le ciment avec sa main.

— Je te parie que je marche là-dessus, dit-il à Alec.

— C'est étroit, le prévint Alec.

— Tu me défies ?

— Si tu tombes ?

— Je prendrai une trempette, c'est tout ! s'écria Jim. Et il éclata de rire.

— Jimmy est bon nageur, tu sais, dit Billy, qui était revenu et s'était remis à tourner derrière eux sur la bicyclette. Il nage deux fois la longueur de la piscine de Verdun.

— Je l'ai vu, dit Alec d'un petit ton sec et digne.

— La piscine ! ricana Jim. Je traverse la rivière à Châteauguay... Elle est cinq... six fois plus large que la piscine !... Elle est profonde et pleine de remous, et je la traverse aller retour sans difficultés !...

— Et je parie que tu la traverses plus vite que n'importe quel autre garçon ! dit Billy.

— Et je plonge de plus haut aussi ! Je plonge du pont... Un pont plus haut... Il regarda en l'air pour trouver un point de comparaison, et il aperçut une quantité innombrable de moineaux perchés sur les fils de transmission électrique. Perchés ainsi sur les fils, ils faisaient penser à des notes sur une portée musicale — des notes qui faisaient leur propre musique, car ils pépiaient tous ensemble dans un tapage assourdissant. Les garçonnets ramassèrent des cailloux et s'approchèrent doucement, sur la pointe des pieds. Aussitôt, les moineaux se turent ; puis, comme les garçonnets continuaient d'approcher, ils s'envolèrent soudain tous ensemble, noircissant le ciel comme une nuée et emplissant l'air de cris et de battements d'ailes.

— Quel tapage ! cria Jim, en levant la patte et lançant un caillou à tout hasard.

— Je n'ai jamais vu tant de moineaux en une seule fois ! dit Billy qui ramassait la bicyclette et s'apprêtait à la remonter.

— Rapporte ce bike ici ! lui intima Jim.

— Je vais lire... Je vais de l'autre côté de la route.

— Tu en reviens !

— Non, pas de l'autre côté.

— Ne va pas dans le parc ! cria Jim. Mais Billy était déjà loin et ne l'entendait certainement plus.

— Pourquoi ne me la prêtes-tu pas, Jimmy ? fit Alec, suppliant. Tu laisses Billy la monter, pourquoi ne me laisses-tu pas ?

Jim serra les dents d'un air impatienté.

— Je ne te la prête pas, c'est tout ! s'écria-t-il avec colère. Comprends-tu ? C'est tout !

— Mais... mais... Bon Dieu, fit Alec, les larmes aux yeux, en secouant la tête, je ne comprends pas... Pourquoi ?...

Jim était rendu de l'autre côté du pont. Il sauta par-dessus une petite clôture de broche, Alec sauta derrière lui.

— La clôture à notre maison à Châteauguay est deux fois plus haute que celle-ci, et je la saute d'une main !

— Je... je crois... bégaya Alec en reniflant ses larmes. Jim !... Jim !

Mais Jim était déjà monté sur la bicyclette que Billy conduisait. Les deux garçonnetts s'éloignèrent, laissant Alec derrière eux. Après avoir couru un moment pour les rattraper, le petit bonhomme se remit au pas. Il marchait lentement, la tête basse... C'était déjà la fin de l'après-midi. Le soleil, un gros disque de feu là-bas à l'horizon, descendait lentement derrière le petit bois. Il ferait bientôt nuit. Un vent froid soufflait des champs. Alec frissonna. Songeant que l'heure du souper était peut-être passée et qu'il était encore loin de chez lui, il hâta le pas. Tout en marchant ainsi sur la berge du canal, petite ombre dans la noirceur croissante, il pensa à ses compagnons. Pourquoi les garçons étaient-ils si durs les uns envers les autres ? Pourquoi ? Il n'y comprenait rien. Tout se brouillait dans son cerveau. Et soudain il se sentit

si malheureux qu'il ne put que serrer de colère ses petits poings, et de nouveau des larmes lui montèrent aux yeux : de grosses larmes qui descendaient sur ses joues barbouillées... Maintenant le soleil était couché. Seuls de longs nuages pourpres traînaient encore sur l'horizon. Les derniers feux d'herbe finissaient de s'éteindre, et çà et là le vent soulevait des étincelles et chassait de petits filets de fumée.

ARMAND FAILLE



ABSENCE DU SOMMEIL

*Etranges palpitations de l'eau sur la poitrine
lenteur du soleil à venir fracasser nos cellules
rompre le fil qui retient le dormeur à la nuit
langueur du rêve oublié*

*nous ne comptons plus les efforts accomplis
pour retenir la lune à ses amarres
nous ne comptons plus le sang laissé
sur les rives d'un bonheur enfantin*

*nous ne dormons plus
nous ne dormons plus.*

ROLAND GIGUERE

REVUE DES LIVRES

POUR VOUS, JEUNES MAMANS — Trude Sekely — Chantecler — Montréal.

Je sais, pour l'avoir suivi d'assez près, quels excellents résultats peut donner la méthode, désormais célèbre, du docteur Read. Madame Sekely a très habilement décrit et illustré les exercices physiques qui servent à préparer la femme enceinte à un accouchement naturel, c'est-à-dire sans peur et sans anesthésic, à un accouchement aussi peu pénible et aussi court que possible. Son livre contribuera d'une manière efficace à diffuser cette méthode qui vise à réduire les inconvénients de la grossesse à un minimum, à « rétablir l'esthétique de la mère et à hâter son retour à l'état normal après la naissance de son enfant ».

—
TERRES STÉRILES — roman
— Jean Filiatrault — Institut
Littéraire du Québec.

Dans une courte explication, l'auteur nous fait un portrait trop bref de son grand-père,

lequel lui aurait raconté l'histoire qui sert de trame au roman. « Grand-père était un homme gai, nous dit-il. Sa parole était vive et son rire fusait au moindre propos. » Il est dommage que Filiatrault ne l'ait pas pris comme modèle pour un des personnages de son triste roman ; ceux-ci ne sont que gens moroses, méfiants ou haineux, ou névrosés de plusieurs manières. Ces « Terres stériles » ne s'éclairent pas un instant ; il n'y pousse pas le moindre petit brin verdoyant. On agonise l'un après l'autre à toutes les quarante pages. Mauriac a mis ce genre là à la mode ; pour le faire passer il y a son style extraordinairement poli et simplifié qui fait penser aux croquis de Rembrandt et cette façon claire de dénuder, en trois lignes, les âmes les plus obscures. On n'arrive pas à cette maîtrise du premier coup, je sais bien. Il faut beaucoup de talent et beaucoup de travail pour être littérairement tragique sans être ennuyeux. Si tel est l'ambition de l'auteur de *Terres stériles*, il y arrivera peut-être un jour, pourvu qu'il n'ait pas, comme nous tous, un poil dans la main.

DESTIN DE FEMME — roman — Maurice de Guomois — Institut Littéraire du Québec.

La pauvre Alice Veilleux aime les hommes ; elle se marie et puis prend deux amants, l'un à la suite de l'autre, naturellement, car c'est au fond une femme honnête. Mais il lui faudra toutes ces expériences et l'approche de la quarantaine pour qu'enfin, elle rencontre celui qui pourra la satisfaire.

Il ne faut pas la plaindre. Partie de rien, elle acquiert, grâce à ses talents dont son charme n'est pas le moindre, une bonne situation, celle d'une femme somptueusement entretenue. N'allez maintenant pas croire que le roman est immoral. Alice Veilleux a honte et horreur de la vie qu'elle se croit obligé de mener. Les deux types les plus humains du livre sont ceux d'Albert Veilleux, père de notre héroïne, et Grégoire Lévesque, son second amant et protecteur, une brute épaisse au cœur vaste et fidèle genre chien de garde, comme on en rencontre parfois. Pour ces deux personnages, bien tracés, vraisemblables, il me semble que le livre pouvait être publié.

COEUR D'OR, COEUR DE CHAIR — roman — Adrienne Maillet — Granger Frères Ltée, Montréal.

Cœur d'or, cœur de chair est le dixième roman d'Adrienne Maillet, et peut-être est-ce le meilleur qu'elle a écrit jusqu'à présent. La critique intelligente et les très nombreux et fidèles lecteurs de la romancière se sont toujours accordés pour lui trouver les qualités suivantes : haute moralité, style alerte, imagination.

L'auteur, qui sait raconter une histoire compliquée en employant des moyens très simples, a cette fois-ci approfondi le caractère de ses personnages plus qu'elle ne veut le faire d'habitude de sorte que dans son dernier roman, l'intérêt psychologique s'ajoute à une intrigue qui ne faiblit jamais et à laquelle on s'attache.

Marcienne tue son mari sans le faire exprès, mais parce qu'elle a deux enfants, sa sœur Sabine s'accuse de l'homicide involontaire et va en prison. Sabine a un fiancé que Marcienne essayera de séduire. L'action prend une tournure palpitante à chaque chapitre et ce serait faire tort à l'ouvrage que de chercher à le résumer, que de divulguer la manière dont se terminent les choses, la fin du roman étant remarquablement bien amenée. Le lecteur suivra Sabine au cœur d'or à la

prison des femmes dont Adrienne Maillet a bien su reconstituer l'atmosphère, et il s'amusera du langage pittoresque des filles publiques. Il tiendra compte de certaines descriptions fort courtes et particulièrement heureuses qui jalonnent çà et là l'intrigue sans jamais la retarder. Le lecteur reconnaîtra dans Marcienne au cœur faible, plus que son prochain peut-être, lui-même, car lequel d'entre nous ne donne pas, plus qu'il n'est excusable, raison à son bien-être plutôt qu'à son devoir ?

Cœur d'or, cœur de chair est en définitive un excellent exemple de la littérature sentimentale et bien-pensante et donnera à tout le monde l'impression de s'être distrait sans avoir perdu son temps. Un roman dont on pourrait tirer un film où nos meilleurs comédiens trouveraient des rôles à leur mesure.

A. M.

—
UN CANADIEN ERRANT —
Récits, Mémoires imaginaires —
François Hertel de l'Académie
canadienne-française — Editions
de l'Ermite — Paris.

Hertel est encore l'écrivain canadien qui est le plus discuté, et ceci en dépit de son exil. Lui reste-t-il des ennemis ? Je ne le crois pas, car il est loin. Et ceux qui, lorsqu'il était présent, craignaient de l'attaquer en face, ne

se gênent plus pour aérer leur envie, sur un ton de bonhomie qui ne trompe au fond personne ; pas même eux. Alors on s'amuse avec des phrases, on parle de la puérilité d'Hertel, de cette oeuvre toujours en gestation, de ce chef-d'oeuvre que l'on attend (et pourquoi s'il vous plaît, attendre de lui ou d'un autre un *chef-d'oeuvre* ? Et de quel droit ? Et le critique qui exige d'un autre un chef-d'oeuvre pourrait peut-être commencer, lui, par exister, littérairement parlant) et qui ne vient pas. L'un prône le poète Hertel, l'autre le conteur Hertel. Celui-ci lui reconnaît du talent, celui-là de l'érudition. Ne se trouve-t-il personne pour l'accepter en bloc ? Comment, voici un monsieur qui a écrit dix-sept volumes sur des sujets divers, dont chacun a suscité bon nombre de commentaires et de critiques, et l'on voudrait que dans notre littérature encore si pauvre il n'ait pas sa place ? Je prétends que les raisons pour lesquelles Hertel n'est presque plus jamais nommé dans les articles traitant de nos lettres, qui ont été écrits depuis cinq ou six ans, sont des raisons extra-littéraires. On ne lui pardonnera jamais d'avoir publié dix-sept livres et de continuer à écrire, *sans nous*. On ne comprendra jamais d'autre part l'ascendance qu'a eue cet homme sur toute une génération, cet homme complètement dépourvu de ce qui semble le plus compter, *chez*

nous, l'argent, le pouvoir ou l'influence politique, le sens de l'intrigue, et à qui manquaient toutes les qualités que nous admirons d'une manière occulte, à savoir le manque total de sincérité, de simplicité et d'audace créatrice. Ceci dit, venons-en à l'ouvrage en question. *Un Canadien errant*, c'est du Hertel. Nous les lecteurs d'Hertel, entendons par cela que le livre est comme le bonhomme. C'est le livre d'un écrivain. L'expression ne veut évidemment pas dire grand'chose «aux ceusses» qui écrivent sans jamais faire de ratures, de pâtés ou de dessins dans les marges. Récits, mémoires imaginaires, en somme un ramassis de toutes espèces de choses. Je ne suis pas «folle folle» des aventures d'Euclide Lalancette, mais je connais des étrangers cultivés qui ont trouvé cela drôle et bien écrit. Bon. *Introduction à une mystique de la blague* que nous avons déjà entendu, ne perd rien de sa saveur première et demeure sans aucun doute le meilleur sinon le seul *Essai* comique qui ait jamais été écrit chez nous. Les Swift et les Charles Lamb n'abondent pas dans notre pays ; estimons-nous heureux d'avoir Hertel ; il a su à sa manière «revendiquer les droits imprescriptibles du comique».

La vie d'un conteur, c'est beau, parce que c'est vrai et bien dit. «Je suis né, timide et frileux,

dans un pays du Nord, dans une contrée de mangeurs de lard et de buveurs de bière. Je n'ai jamais aimé ni le lard ni la bière. Ce fut le point de départ de toutes mes catastrophes». Les six petites pages de ce chapitre contiennent les éléments essentiels d'un grand livre. Mais le meilleur, la surprise, la perle de l'huître, c'est *Le Naufrage* ; du Hertel avec un style extraordinaire, avec un esprit renouvelé : une œuvre d'art. Je voudrais bien lire un livre de trois cents pages écrit entièrement de cette façon. J'aurais bien voulu écrire *Le Naufrage*.

A. M.

—
LA FIANCÉE DU MATIN —
Jean-Guy Pilon — Editions
Amicitia — Montréal.

Dans une plaquette joliment éditée, Jean-Guy Pilon nous donne une élégie, *La fiancée du matin*, suivie de poèmes courts qui évoquent certains poèmes chinois que j'ai lus jadis dans la traduction de Judith Gautier.

«*La mer a conduit sur des rives
inconnues*

Pleines de mystères et de désaccords

Une frêle chaloupe

Qui faisait des chansons».

Ainsi, dans une de ses strophes, pourrait se décrire le poète. Ce sont des chansons sans rythmes connus ou naturels. Ici la perception de l'Univers est sentimentale plutôt que sensorielle et intuitive si ce n'est pour les images tendrement inventées que proposent ces poèmes.

«Nous aborderons aux plages de midi

Insouciant des lois ou des partages

Sans rien savoir du sable ni de l'eau»

est, par exemple significatif. D'ailleurs, le poème qui commence ainsi est l'appel à l'évasion, celui que lance la sirène qui vit dans l'âme des poètes. Une nature bienveillante remire les désirs, les pensées et les sentiments tout délicats de l'auteur. Presque partout il proclame la joie de vivre, l'amour heureux et partagé.

«Ecoute

La porte a battu dans l'amour

Viens il est temps

Le jour attend nos pas sur la terre».

Il est malheureusement impossi-

ble de citer les passages les plus ravissants de ce mince recueil.

A. M.

—

MIDI PERDU — poème de Roland Giguère — dessins de Gérard Tremblay — Editions Erta — Montréal.

Ce beau poème tiré sur du papier bleu qu'on appelle «blue-prints» n'a été tiré qu'à vingt exemplaires. J'ai eu la veine d'en recevoir un en cadeau... Combien sommes-nous à le connaître, ce *Midi perdu* de Roland Giguère ?

«Les animaux s'agitaient rugissaient

Le ciel rougissait

La forêt vierge hurlait de douleur

Le sable absorba autant de vagues qu'il pût

puis se noya

se laissa noyer

à bout de forces

il n'était pas le seul...

Nous

• nous étions seuls».

Ainsi finit ce poème qui est un chant courageux et profond. Ils sont seuls et ils sont capables de rester seuls. Les autres sont comme le sable.

A. M.

—

DEUX SANGS — recueil de poésies de Gaston Miron et Olivier Marchand — Les Editions de l'Hexagone — Montréal.

Ceux-là aussi sont seuls. Un peu moins, cependant, puisqu'ils ont trouvé un certain nombre de gens «dont la confiance et le soutien permirent la présente édition». Mais en somme, ils sont seuls, comme tous les vrais poètes ici, et comme nous tous qui voulons envers et contre la sacrée indifférence donner une voix à notre peuple.

*«Calme éblouissement partage
quotidien*

*Le jour ne s'éteint pas il couve
sous la cendre*

*Le sommeil est le feu de ce constant
soutien*

*Braise du soir portant son apaisement
tendre*

*La vie s'anéantit pour chanter
le matin*

*Qui extermine l'hier où marchait
la tristesse*

*La pluie mouille les yeux d'un
silence
enfantin*

*Le soleil brille à neuf main-
tenant O caresse*

*Sur tes sens un vin coule aux
arômes connus*

*Dans tes mains le bouquet rever-
dit et se fane*

*La clarté préparant le soir des
inconnus*

*Sourire de la grâce offrant la
neuve
manne*

*Ne va plus cheminer d'un
soulier languissant*

*Bel éparpillement la lumière
qui monte*

*Et descend amitié bicolore noir
blanc*

Amour tout en couleur familier

Ainsi chante Olivier Marchand. N'est-ce pas très beau ? Ses poèmes n'ont pas tous cette même facture. Ils sont parfois libres, mais toujours sensibles. S'il s'exprime selon un ordre, le rêve n'est jamais forcé ; la sensibilité jamais amère.

Tout autre, triste, échevelé, apparaît Gaston Miron. Il faudrait un Kosma pour mettre en musique ces trois poèmes — Ber-

ceuse d'horizons, Potence, Semaines — qui semblent avoir été écrits d'un premier jet et que j'aimerais apprendre par coeur.

*«Cortège des semaines
Les voix qui chantent faux
Le jargon de nos peines
Les amours mécanos*

*La jarre est dans l'eau morte
Les espoirs verrouillés
Les secrets sans escortes
Et les corps lézardés*

*Sept jours comme des flûtes
Les balcons qui colportent
Mon front blême qui bute
Au seuil muet des portes*

*Sur une grande artère
S'en vont mes mains fanées
Le soupir des années
Et l'orgue de misère - »*

Il a sans doute lu Apollinaire. Nous avons tous des parents à qui nous ressemblons tout en étant différents d'eux. La nostalgie de Gaston Miron est la sienne propre ; la complainte qu'il dit n'a rien de livresque.

*«Ne vois-tu pas ô blonde
Quelque petit bateau
Courir les hautes eaux
Les légendes du monde»*

Est-ce que ces vers-là ne vous restent pas dans la tête ? Olivier Marchand, sur le thème de l'évasion —

*«Si nous parlions
 ô ma reine
las de mêmes horizons
mes bras tendus
sonneront l'amour du monde
 impossible»*

Gaston Miron fait aussi une invitation au voyage.

*«Nous partirons de nuit pour
l'aube des mystères».*

Il me semble qu'il y aurait une étude passionnante à écrire sur le poème de l'évasion chez les poètes canadiens.

«Deux Sangs» révèle deux authentiques poètes. Les amis qui les ont soutenus ont droit à nos remerciements.

A. M.

DANS LES JARDINS DE
LA VIE ET DE L'AMOUR
— poèmes — Claude Bernard
Trudeau — Beauchemin —
Montréal.

La poésie de Claude Bernard Trudeau est essentiellement descriptive. Dans l'abondance des images riches, des visions violemment colorées paraît, parfois, un sentiment. La tendresse s'y montre rarement ; lorsqu'on la rencontre, on s'y arrête :

«*Plus de nuit*

Pour les chats perdus
Blottis pour un moment
Dans les bras légers des enfants
endormis».

Mais presque partout on a l'impression qu'il y a trop de mots, trop d'adjectifs, que tout est dit par métaphores, que tout est qualifié. Il faut tout de même, je pense, qu'un poème suggère quelque chose qui prend un sens nuancé par l'esprit de chaque lecteur.

Les *Petits contes divers* cependant contiennent des trouvailles épatantes :

«*Il y avait un enfant pâle*
Dans une petite cour de pierre.
Il lui suffisait d'avoir devant lui
Un seul arbre à l'ample frondaison frémissante
Et tout l'été lui parlait par cet
arbre seul»

C'est quand il laisse parler simplement sa tendresse que Claude Bernard Trudeau est le plus poète.



ROY ROYAL

Professeur de chant
 et de
 déclamation lyrique

1652 ouest, rue Dorchester

Fl. - 2674

NOTES

Parmi les collaborateurs du présent numéro, Janine Lajoie, Claude Mathieu, Lyse Nantais, Roland Giguère, Sylvia Giroux, Carmen Lavoie, Jean-Guy Pilon et Georges Guy ont moins de trente ans. Ils ont en commun leur jeunesse, leurs dons, leur amour de la littérature pure. Ils sont, comme tous ceux qui leur ressemblent, la première raison d'être d'*Amérique Française*. Le numéro 5 et le numéro 6 de cette année leur sont dédiés. Dans le prochain numéro de la revue vous lirez des œuvres de Fernand Ouellette, Gaston Miron, Olivier Marchand, Gabriel Charpentier, Louis-Paul Hamel, Jean Desgagnés et d'autres encore qui n'ont pas trente ans.

* * *

Roland Giguère est né à Montréal en 1929. Il a publié à compte d'auteur et à tirages très restreints quelques recueils dont Faire Naître, Les nuits abats-jour et Yeux Fixes, poèmes et proses poétiques et tout dernièrement Midi Perdu.

* * *

Jean-Guy Pilon nous dit qu'il est né en 1930, qu'il est étudiant en deuxième année de droit à l'Université de Montréal. Il a publié des poèmes dans *Amérique Française*, dans l'*Anthologie des Poètes contemporains* (Éditions du Chardon, Paris 1952) et dans le *Devoir*. Son premier recueil de poèmes, *La Fiancée du Matin*, vient de paraître et a reçu une excellente presse. Il a dans ses tiroirs deux pièces en un acte qui n'ont pas encore été jouées, et en préparation un deuxième recueil de poèmes, deux autres pièces de théâtre et un roman.

* * *

Les résultats du concours de contes drôlatiques ne seront publiés que dans notre dernier numéro. Nous prions nos lecteurs et surtout les auteurs qui ont participé à ce concours de bien vouloir excuser ce retard dû au fait que nous devons avoir recours à un arbitrage, les juges n'étant pas d'accord sur le choix des gagnants.

* * *

Sylvain Garneau, qui devait collaborer au présent numéro, est mort à vingt-trois ans le 7 octobre dernier. Il avait publié deux recueils de poésie : *Objets trouvés* et *Les Trouble-fête*. Avec lui notre pays a perdu un de ses plus brillants poètes.

Afin d'éviter toute confusion dans les commandes, nous revenons à la tomaison originale.

Afin de permettre aux archivistés et aux amateurs de compléter leurs collections, nous tenons à leur disposition quelques numéros isolés tirés des volumes I, II et III; des séries complètes des volumes IV à X.

Prix par numéro :

Vols. I à VI : 35¢.

Vols. VII et VIII : 75¢.

Vol. IX et X : 50¢.

To avoid confusion in orders, we are returning to the original system of volume numbering.

To enable University and other collections to complete their files, we hold at their disposition odd numbers from Vols. I, II and III; complete series of Vols. IV to IX.

Price per number :

Vols. to VI : 35¢.

Vols. VII and VIII : 75¢.

Vol. IX and X : 50¢.

INDEX

Vol. I	1-7	1941-42
Vol. II	1-8	1942-43
Vol. III	16-21	1943-44
Vol. IV	1-6	1944-45
Vol. V	1-10	1946
Vol. VI	1-6	1947
Vol. VII (Nouvelle série vol. I)	1-4	1948-49
Vol. VIII (Nouvelle série vol. II)	1-4	1949-50
Vol. IX (Nouvelle série vol. III)	1-6	1951
Vol. X	1-6	1952
Vol. XI	- en cours - current	1953

Les numéros suivants manquent à certaines bibliothèques, certains même aux archives de la revue. Nous apprécierions beaucoup la courtoisie de nos lecteurs qui en disposeraient et qui nous feraient signe.

Volume I, No 1 (Nov. 1941) au No 7 (Août 1942).

Volume II, No 1 (Sep. 42), No 2 (Oct. 42), No 3 (Nov. 42) No 5 (Fév. 43).

Volume III, No 19 (Fév. 44), No 20 (Mars 44).



LE SERVICE DE CINÉ-PHOTOGRAPHIE
de la province de Québec

Le centre de distribution de films d'information
et d'enseignement en 16mm.

le plus actif et le plus efficace au
Canada

**UN ORGANISME DE
L'OFFICE PROVINCIAL DE PUBLICITÉ
DE QUÉBEC**

